

Entre chien et loup

Première patrie

Les trépidantes aventures
d'Amphitryon Jones

Julien Pacull

Entre chien et loup
Première partie

Les Trépidantes aventures d'Amphitryon Jones

Julien Pacull

Couverture : d'après Manu.L

Table des matières

Le fantôme des choses à venir

Le fracas de la cascade étouffait le bruit régulier des pas d'Aries Leto, tandis qu'il gravissait le flanc de la falaise. Autour de lui, les parois de calcaire gris pâle s'élevaient, toutes en arêtes saillantes et en pointes agressives. Quelques fougères au feuillage terne se fondaient çà et là dans l'épaisse brume qui enveloppait le sentier.

Le voyageur maintenait une bonne allure malgré son âge, et le poids de son armure de bois laqué. Les traits farouches de son visage anguleux donnaient l'impression de ne pas pouvoir exprimer autre chose que la froide détermination qu'ils affichaient à cet instant précis. Il poursuivit son ascension jusqu'à arriver en vue d'un pont, bâti en lourdes poutres de frêne sculpté et qui enjambait la chute d'eau pour relier les deux parties de la falaise. Au-delà, les derniers contreforts de la Fourche s'effaçaient progressivement pour laisser la place au val de Träl, et, plus loin encore, aux plaines de l'Empire septentrional ; tel était le chemin que, depuis des millénaires, les voyageurs empruntaient pour se rendre dans l'Ouest lointain et les grandes cités de Kheleb.

Aries prit appui sur sa flamberge. Il se sentait en proie à une nervosité qui n'était pas due au seul dessein secret qui l'avait motivé à prendre la route. Sa longue carrière de soldat l'avait habitué à ne pas sous-estimer ce pressentiment diffus qui annonçait quelquefois un danger. Le faisceau d'impressions fragmentées qui parvenait jusqu'à lui se condensa soudain sous la forme d'une silhouette, là ! Qui se tenait au milieu du passage, habillée par la brume d'une aura incertaine. Leto s'avança lentement. De sa voix puissante, une voix habituée au commandement et qui couvrait sans peine le vacarme de la cascade, il interpela le nouveau venu :

- Je suis Aries Leto, Comte de Prosperity et commandant de la troisième cohorte unifiée de la Fourche. Il marqua un silence, comme s'il avait espéré que cette introduction suffise à chasser un mauvais esprit. Avancez-vous et déclarez-vous, étranger. Sachez-le : ceux qui s'opposent à moi sont des ennemis de l'Empire Majoritaire, et seront traités comme tels !
- Vos belles manières font peut être illusion à la ville, mais entre nous, nous savons bien qui est l'ennemi de l'Empire ici.
Le rideau de brume se fendit pour révéler l'étranger. La façon théâtrale dont celui-ci rabattit les pans de son lourd manteau de cuir usé pour révéler sa silhouette élancée, revêtue d'une chemise de maille ainsi que de cuissardes rouge vif ; l'expression conquérante qui se lisait sur ses traits juvéniles ; la façon, encore, dont il passa sa main dans ses boucles blondes détrempées par la cascade ; tout cela donnait l'impression qu'il ne faisait pas grand cas de la gravité de la situation qui les tenait occupés, lui et son vis-à-vis. Leto comprit alors qu'il avait l'avantage.
- Je sais qui vous êtes, Comte. Pas besoin de perdre votre temps en boniment. J'ai beaucoup voyagé ces derniers temps. J'ai vu le val, où campe votre armée dans le secret, et je sais que vous projetez de déclarer la guerre à l'Empire. Je suis là pour vous arrêter.
- Vous savez beaucoup de moi, mais moi je n'ai pas cette chance. Aries n'attendait pas une réponse malgré tout, seulement une ouverture dans la garde de son adversaire. Votre mise est celle d'un soldat, mais bien que votre silhouette soit familière, je ne vous reconnais guère. Qui êtes-vous, enfin ?
L'étranger s'avança de quelques pas encore, et il était clair qu'il savourait l'ascendant que lui procurait l'effet de surprise.
- Je suis Amphitryon Jones, capitaine de la garde de Prosperity. Oubliez vos ambitions, ou alors c'est le nom que vous emporterez dans la tombe.

- Jones ? Le regard du Comte brilla d'une féroce exaltation. Ce genre d'action est bien dans vos manières. Voilà trop longtemps que vous tournez autour de ma sœur, et je serai content de me débarrasser de vous enfin. La Fourche sera indépendante, quoi que vous y fassiez !
- Ce n'est pas à vous seul d'en décider malgré tout. Je compte bien faire de mon mieux pour éviter une guerre inutile. Ne perdons plus de temps : en garde !
Avec un pas de retrait, Aries brandit sa flamberge, et Amphitryon dégaina à son tour. Un long moment durant, les deux adversaires se firent face, chacun espérant prendre l'avantage dans l'espace confiné du pont. Soudain ils s'élancèrent l'un vers l'autre, leurs rugissements mêlés couvrant le fracas de la cascade. L'éclair de l'acier scintilla un instant, avant que les deux ennemis ne poursuivent leur course, jusqu'à ce qu'ils aient en réalité presque échangé leurs places initiales. Lentement, Jones se retourna. Toute trace d'amusement avait disparu de son visage livide tandis qu'il étreignait son bras droit, depuis lequel un filet de sang se mêlait à la bruine. A nouveau, Leto fut sur lui : manié avec habileté, le glaive déviait la course de la lourde épée, qui n'avait de cesse de s'abattre par puissants coups de taille. Amphitryon laissa son arme tournoyer le long de la lame du Comte, et dans un même mouvement, frappa du poing gauche la tempe de celui-ci ; mais son casque absorba l'essentiel de l'attaque et une nouvelle fois la flamberge entonna son chant funeste tandis que les lestes parades de Jones se faisaient désespérées.
- Plus vite ! Plus vite ! aboya Aries, dont la voix résonnait comme une imprécation démente.
Bientôt Amphitryon se trouva acculé contre le parapet. Un nouveau moulinet s'abattit là où, un instant plus tôt à peine, il s'était trouvé ; d'un bond agile, il se jucha jusqu'au faîte de la balustrade, en équilibre au-dessus du gouffre assourdissant de la chute d'eau. Leto tenta de lui faucher les jambes d'un large revers de son épée ; Jones esquiva avec un pas de retrait, et parut disparaître au cœur du vide

béant de la cascade. Coupant court à sa chute, il se saisit du garde-fou de sa main libre, avant d'asséner un violent balayage à son adversaire par dessous la rambarde ; dans un même élan, il effectua une rapide pirouette qui le ramena, enfin ! Sur le pont. Un estoc foudroyant déchira un pan de sa veste de cuir : « Plus vite ! Bats-toi plus vite ! » Amphitryon roula aussitôt au sol, puis brandit son glaive, au moment précis où l'épée s'abattait une fois encore en direction de sa poitrine. Aries évita la soudaine charge de son adversaire avec un rapide pas de côté. L'arc de sa lame mordit la cote de maille de celui-ci tandis que les deux combattants se faisaient face à nouveau.
- Tu es trop lent ! Tu ne survivras pas si tu ne peux pas te battre plus vite, cracha Leto. Maintenant bats-toi plus vite, ou bien meurs !
Avec un féroce hurlement, il se jeta derechef à l'assaut. L'averse immuable des attaques reprit son cours, agrémentée de variations mineures, et pour chacune d'elles, une habile parade. Une nuée de copeaux s'éleva dans les airs lorsque la flamberge du Comte s'abattit contre la balustrade, tandis que Jones s'était une nouvelle fois coulé hors de portée du coup à l'ultime seconde. Un fulgurant moulinet de sa lame, et Leto força son adversaire à un pas de recul lorsque le glaive stoppa in extremis la trajectoire de son arme. Déjà Amphitryon sentait, hélas ! Le parapet derrière lui, coupant toute voie de retraite ; et ses bras faiblir alors que son ennemi, inflexible, appuyait de toutes ses forces la course de son arme. Cette dernière s'approchait, centimètre par centimètre, du cou de Jones. Subitement, celui-ci libéra sa main gauche, et saisit le pistolet passé à sa ceinture : une expression épouvantée passa sur le visage de Leto quand la détonation crépita au-dessus du vacarme de la chute d'eau. Une fumée âcre s'éleva dans l'air vif de la Fourche. Le comte, dont l'armure ruisselait à présent le sang depuis son aisselle, étouffa un bref hoquet. Sans perdre une seconde, Amphitryon se saisit de lui puis, dans un ultime effort, le fit basculer par-dessus le garde-fou. La silhouette massive d'Aries disparut bientôt dans l'épais manteau de la

brume, et poursuivit sa chute loin jusqu'à sa dernière demeure. Agenouillé à même le sol, Jones, se tenait, grelottant de froid, ses yeux effrayés perdus quelque part au cœur l'abîme…

De retour chez soi ?

De nombreuses années s'étaient écoulées depuis sa dernière visite, et bien plus encore depuis le jour où, pour la première fois, il avait quitté Prosperity. C'était peut-être l'évocation de cette existence, maintes fois ébauchée et désormais révolue, qui inspirait à Amphitryon Jones l'élan de nostalgie qu'il ressentait à la vue des remparts de la cité.

Ceux-ci étaient nichés à quelque distance en contrebas, au creux d'un des hauts cols de l'Odro Ter et à l'ombre des sommets de la montagne, dont les pitons et les arêtes déchiquetées s'élevaient jusque loin à l'horizon. Une épaisse couche de neige les recouvrait toujours, même alors que le printemps touchait à sa fin. Au-delà, les deux bras de la Fourche couraient, l'un vers le sud et l'autre à l'est, pareils à de formidables murailles naturelles élevées autour du Hellden : le Primo et le Bis, comme les nommaient les habitants de la région.

Jones, emmitouflé dans sa pelisse rouge, guida son arachsinge jusqu'au sommet de la crête toute proche. Fermement cramponnée derrière lui, Jezabel contemplait d'un air pensif les formes lointaines de la ville... Les yeux mordorés de la jeune femme se perdaient dans le lointain, et son visage était à demi dissimulé par la capuche de son manteau couleur de nuit. Le soleil vespéral rehaussait le paysage de lambeaux roses et orangés, qui continuaient leur lente procession pendant que les deux aventuriers poursuivaient leur propre route en direction de Prosperity. La cité, dont les remparts avaient été taillés à même le flanc de la montagne, paraissait étinceler dans la lumière du crépuscule, ses hauts bâtiments, défier les pics vertigineux ; visible malgré la distance, une bannière d'un bleu éclatant surmontait la poterne.

- C'est ici que je suis né, souffla Amphitryon. Nous y serons en sécurité, je pense. Nous avons quitté l'Empire, à présent : voilà quelques années déjà que les cités de la Fourche sont devenues indépendantes, fondant la ligue des montagnes. Personne n'a pu suivre notre trace aussi loin, je te le garantis, et les agents impériaux ne sont pas les bienvenus par ici.
L'aventurier pivota sur sa selle, et adressa un sourire à la mutante, comme s'il doutait que ses paroles aient réussi à dissiper tout à fait son inquiétude. Une large route pavée, dont le sol était rendu traître par la fine couche de neige fondue qui le recouvrait, les avait menés depuis le sommet du col jusqu'aux portes de la ville. Quelques broussailles éparses poussaient en désordre sur le bas-côté ; plus loin, un bosquet de conifères s'élevait à une centaine de mètres de distance des remparts.
Ce n'est qu'à cet instant que Jezabel prit conscience des épaisses volutes de fumée qui s'élevaient depuis la cité, aussi noires que le pelage de leur monture. Au moment où elle passait sous la voûte de la grande porte, elle s'avisa de la pellicule de suie qui recouvrait les murs d'enceinte en larges croûtes charbonneuses. Depuis les créneaux, deux gardes, vêtus de leur livrée bleue et argentée et armés de longs mousquets qu'ils portaient en bandoulière, gratifièrent les voyageurs de regards méfiants. Au-delà des remparts s'étendait une vaste esplanade de dalles blanches où fourmillaient les badauds en files ininterrompues entre les toiles multicolores des étals, où s'entassaient des marchandises venues des quatre coins de Kheleb. Plus loin se dressaient, menaçantes, les hautes formes de cheminées de pierre brute, coiffées de leur panache de fumée âcre ; et au-delà encore, de puissantes machines de forage activaient leurs machineries complexes dans un tintamarre infernal qui dominait la rumeur de la foule amassée. La moue de Jezabel en disait bien assez long sur l'impression que produisait sur elle ce nouvel environnement auquel elle était exposée.

- La ville est-elle toujours ainsi ? Elle doutait que sa voix fût assez forte pour dominer l'invraisemblable cacophonie, pourtant. Est-ce toujours aussi… bruyant ?
- La cité du roc et de l'acier, c'est ainsi que les impériaux l'appellent, sourit Jones. Toutes ces machines sont le don du Hellden, et la plus grande richesse de la ligue des montagnes. Le sang des braves, versé pour défendre le Pays Fantôme : voilà le prix à payer pour connaître le secret de la vapeur. Tu vas t'y habituer, tu verras, et puis le bruit est un peu moins fort plus loin dans la cité.
Jezabel nota bientôt que si la plupart des gens qu'ils croisaient se déplaçaient à pieds, beaucoup d'autres encore étaient montés sur des arachsinges, dont les formes massives s'élevaient jusqu'à deux mètres de hauteur. Munies de six longs membres préhensibles, et couvertes d'une épaisse fourrure allant du noir à l'acajou, ces bêtes peuplaient en nombre une grande partie des régions montagneuses de Kheleb, si bien que la mutante, native du delta du Tazaire, ne se rappelait pas en avoir jamais vu autant réunies au même endroit.

Amphitryon menait sa monture avec assurance au travers du dédale des ruelles bordées de hautes masures de pierre grise. Tout autour d'eux, la nuit tombante était précédée de sa cohorte d'ombres alambiquées et Jezabel se laissa peu à peu engourdir par l'étrangeté du décor qui défilait devant ses yeux. Elle cessa de guetter chaque détail comme un indice destiné à la guider vers son nouveau foyer, et s'abandonna aux impressions indicibles qui la parcouraient.

Après quelque temps, les voyageurs finirent par arriver à destination. Devant eux se dressait l'auberge du Singe bleu : une large bâtisse au toit de chaume, construite sur deux étages et dont la façade s'ornait d'une enseigne peinte à l'effigie d'un Arachsinge au faciès grimaçant. La voix haut perchée d'un adolescent tira Eilin de ses songes :
- Bonsoir, mes seigneuries... Allez, confiez-moi donc votre bête ; vous n'le regretterez point, foi de La Poulie, fit le jeune homme. Son

le visage poupin, saupoudré de taches de son, était encadré par une longue tignasse rousse qui flottait jusqu'à ses épaules. D'un pas sûr, il avança ses guêtres de cuir usé au-devant des voyageurs : Vous en coûtera deux Liards, pas plus, et je me chargerai de lui trouver une bonne stalle, avec de l'avoine et tout.

- Très bien, fiston, tu peux t'en occuper, répondit Amphitryon d'un ton paternel.

L'aventurier dénoua son harnais et se laissa glisser à bas de sa monture. Du revers de la main, il rabattit les pans de sa cape, découvrant ses pantalons de lin noir et sa tunique pourpre, sur laquelle cascadait librement sa chevelure de boucles dorées. Avant qu'il ait pu esquisser le moindre geste pour l'aider, Eilin avait elle aussi mis pied à terre. Elle gratifia Amphitryon d'un sourire entendu tandis que celui-ci portait à nouveau son attention vers La Poulie.

- Voilà pour ton salaire, reprit-il, tendant au gamin trois pièces de cuivre frappé.

- Merci bien, messire. La Poulie se saisit de l'argent, qu'il fit disparaître dans sa besace avec précipitation.

D'un bond, il s'approcha encore de Jones, jusqu'à se trouver tout près de lui en fait ; puis, d'une voix de conspirateur :

- On m'a confié un message pour vous, si vous êtes bien celui que je crois. Et je pense pas me tromper, rapport à la cape, comprenez ? La Comtesse Ivy tient à rencontrer l'Ombre Ecarlate, pas plus tard qu'après demain, à son palais. Feriez mieux d'pas être en retard, je gage.

La Comtesse… L'évocation de son souvenir replongea l'aventurier dans son humeur mélancolique. Il n'était guère étonnant qu'elle fût au courant de sa venue, à bien y réfléchir. Amphitryon acquiesça tandis que la silhouette dégingandée de La Poulie se fondait déjà dans la pénombre, suivie de près par la forme massive de l'Arachsinge qu'il menait par sa bride. Toujours plongé dans ses réflexions, Jones sentit finalement Jezabel qui, du bout de ses doigts, lui effleurait le bras.

- Est-ce que tout va bien ?
Amphitryon ne réagit pas tout de suite, comme pour laisser aux rouages de son esprit le temps de faire écho au fracas lointain des puissantes machineries. Comme en réponse à un signal invisible, il s'avança soudain en direction de la jeune femme, qu'il enlaça avec tendresse. Ils partagèrent un sourire complice qui finit de chasser leur humeur maussade, et reportèrent leur attention sur l'entrée de l'auberge. De l'intérieur on entendait monter comme des vagues successives le brouhaha des clients où s'entrechoquaient par intermittence les éclats de rires tonitruants.
- Oui, tout va pour le mieux, amour, finit par répondre Jones. Il saisit la main de Jezabel, puis, l'entraînant vers le bâtiment : Viens maintenant, allons-nous mettre à l'abri, avant que la nuit ne surgisse et ne nous trouve sans même un feu pour nous chauffer !

Il était une fois... A l'auberge du Singe Bleu

Le rez-de-chaussée de l'auberge était constitué d'une unique pièce aveugle, d'une quarantaine de mètres de circonférence et dont les parois de pierre forte couraient en demi-cercle depuis les deux extrémités du comptoir de chêne lustré. Disposées çà et là sur les tables, quelques lampes à pétrole peuplaient la pièce d'une myriade d'ombres mouvantes. Le tumulte enfiévré des cuivres et des percussions résonnait à travers la grande salle tandis qu'une demi-douzaine de musiciens, tous vêtus identiquement de costumes sophistiqués aux couleurs criardes et de masques extravagants, s'activaient sans ménagement sur l'espace confiné de la scène. Un peu plus loin, une poignée d'habitués bavardaient devant l'âtre de l'imposante cheminée, pendant que d'autres encore, dont les visages cramoisis arboraient pour la plupart des sourires hébétés, trinquaient avec force vivats depuis le bar.

- Laisse-moi encore une chance ! Rugit Locke. Cette fois, je suis sûr que je peux y arriver. Cette fois, je vais le faire, tu vas voir !

- Arrête, veux-tu ! Le coupa la jeune fille qui, pour l'heure, se tenait assise à côté de lui. Agée d'une vingtaine d'années tout au plus, elle était habillée de pantalons noirs et d'une tunique de soie verte, du même vert émeraude que celui de ses yeux ; ses cheveux auburn, relevés en un chignon compliqué, étaient enveloppés dans une résille scintillante. « Amphitryon, dis-lui d'arrêter maintenant. Tu vois bien qu'il est ivre !

- Ne t'en fais pas, Ivy. C'est un grand garçon, il sait ce qu'il fait.

Confortablement affalé sur sa chaise, Jones, dont les traits poupins portaient déjà le masque de l'ivresse, laissait distraitement ses doigts battre la mesure contre la table. Son attention se porta sur la silhouette effilée de son ami, qui se découpait dans la pénombre de la taverne. Une enfance passée dans la rue semblait avoir

prématurément usé Edred Locke. Son visage encore juvénile était marqué d'infimes rides qui couraient à la commissure de ses grands yeux brillants d'intelligence. Enveloppé dans son large manteau de laine informe, il se tenait voûté, ainsi qu'un vieillard au coin du feu ; pourtant ses gestes étaient habiles lorsqu'il empoigna une des nombreuses bouteilles de verre teinté qui encombraient la table. Il en tira une ultime lampée, avant de la reposer à l'horizontale sous le regard amusé d'Amphitryon.

- Quitte ou double… Murmura Locke, tandis que le tranchant de son coutelas étincelait à la lueur du feu. Que cette machette coupe cette bouteille en deux.

- Tu es fou, Edred ! Répliqua Jones, visiblement ravi. Mais que les dieux te bénissent !

La lame s'abattit avec un bref sifflement, que couvrait le vacarme de l'orchestre.

Sous l'impact du coup, la bouteille fusa en direction du visage d'Amphitryon : celui-ci, encore leste malgré son ébriété, bascula en arrière et se saisit du projectile avec un réflexe fulgurant. Il y eut un bref moment de silence, comme son regard passait de son ami à Ivy, laquelle n'avait pu étouffer un bref hoquet de stupeur. Peu à peu, un imperceptible sourire naquit sur ses lèvres, avant que finalement l'hilarité ne vienne à les gagner tous trois ; et bientôt leurs rires retentirent haut à travers la salle.

- Quand vous aurez fini de mettre mon établissement à sac, vous penserez peut-être à régler vos commandes.

La voix bourrue du tenancier leur fit l'effet d'une douche froide. Malgré sa démarche claudicante ils ne l'avaient pas remarqué, tandis qu'il traînait sa silhouette massive jusqu'à leur table. Il déposa trois chopines devant eux puis, d'un air pensif, il passa sa main dans son épaisse barbe poivre et sel. « Amphitryon, il y a quelqu'un au comptoir pour toi. Il dit avoir des informations qui pourraient t'intéresser.

- Vraiment, cela ne pourrait pas attendre un autre moment ?
- Non, je ne crois pas, répliqua le taulier. Je te rappelle que dorénavant, tu es membre des forces armées de l'Empire, et tu te dois de tenir ton rôle, quelles que soient les circonstances.
- Très bien, Orel, très bien, répondit Jones, qui reposa la bouteille. Il adressa à Locke un regard entendu, puis reprit : j'arrive tout de suite.

L'imposante carcasse de l'aubergiste disparut comme elle était apparue, pour resurgir un peu plus loin au service d'une autre tablée. Saisissant sa chope d'un air songeur, Amphitryon se leva à son tour. Il passa sa main sur l'écusson de son uniforme avec une moue de dépit, puis, lorsqu'il estima avoir repris suffisamment de sa contenance, s'avança en direction du bar.
Là se tenait la forme encapuchonnée d'un voyageur, dont Jones étudia l'allure à la dérobée. Le nouveau venu était vêtu d'une large cape à l'aspect miteux ainsi que de hautes bottes de cuir usé, et aurait passé pour un vagabond s'il n'y avait eu la longue rapière battait contre son flanc, surmontée d'un pommeau d'argent ciselé sculpté à l'effigie d'une hydre tricéphale. Il semblait tout à fait hors de son élément dans l'atmosphère bon enfant de la taverne et gratifia Amphitryon d'un rapide signe de tête au moment où ce dernier lui tendit sa chope avec un geste théâtral.
- Alors, l'ami ! Quelles nouvelles amènes-tu avec toi ? Tu me feras bien l'honneur de boire un verre à ma santé, n'est-ce pas ?
L'autre avait toujours son visage dans la pénombre, comme si la lourde capuche dont il refusait de se départir même à l'intérieur de la taverne l'enveloppait d'un sortilège protecteur. Sa voix rocailleuse était couverte par le tumulte de l'orchestre lorsqu'il murmura quelques mots à l'oreille de Jones. Le regard pénétrant du voyageur croisa brièvement celui d'Amphitryon, dont l'expression s'était faite interdite, puis, de même qu'il était arrivé, il se fondit au cœur de l'attroupement jusqu'à disparaître tout à fait.

Animés d'une même lueur interrogatrice, les yeux d'Ivy et de Locke étaient rivés sur leur ami lorsque celui-ci regagna la table. Rien qu'à voir son air grave il était clair que les festivités étaient finies, et peut-être bien pour longtemps avec ça. Il s'avança jusqu'à sa chaise, puis, se ravisant, marqua un bref pas de recul.
- Il s'agit de mon frère, n'est-ce pas ? Questionna la jeune femme. Sa voix paraissait fébrile, même à ses propres oreilles. Il n'a pu renoncer à son grand projet, malgré tout. Après que le conseil ait refusé de le suivre, j'avais espéré… Je croyais qu'il se serait découragé.
- Aries est déjà en route pour l'Empire. Jones parlait sur un ton sans affect, faisant mine d'ignorer l'expression épouvantée qui se lisait maintenant sur le visage d'Ivy. On dit que son armée campe là-bas, dans le val de Träl. La troisième cohorte, au grand complet.
- Que comptes-tu faire ? Demanda Locke, qui semblait à présent tout à fait dégrisé.
- Je dois l'arrêter, coûte que coûte. Je pars sur l'heure, en direction du val ; j'espère pouvoir lui couper la route avant qu'il ne rejoigne ses hommes. C'est le seul moyen d'éviter la guerre.
- Promets-moi de…
- Je ne lui ferai pas de mal, La coupa Amphitryon. Je te ramènerai ton frère sain et sauf, tu as ma parole.
Il fit volte-face, sans un mot de plus pour ses amis, piaffant presque d'impatience à l'idée d'affronter son destin. Tandis qu'il fendait la foule en direction de la sortie, les yeux de Locke étincelèrent d'un reflet qui pouvait témoigner de son inquiétude ou d'autre chose de plus profond et de plus secret, quelque chose qui devrait être tu pendant encore un temps au moins.
Dans le lointain, l'orchestre entama une nouvelle chanson, qui fut accueillie par une puissante salve de vivats : la nuit, elle, ne faisait que commencer…

Horizons

Les rayons du soleil matinal s'engouffraient dans la chambre depuis les larges hublots circulaires taillés dans la paroi de pierre forte, nimbant la pièce d'une lumière rassurante. Dans le grand lit de fer forgé, Amphitryon cilla péniblement. Il se sentait s'échapper aux ultimes étreintes d'un sommeil lourd de l'écheveau de ses souvenirs. Un sourire paisible se lisait sur son visage, comme il laissait courir insensiblement ses doigts en quête des formes de Jezabel. A l'instant où ses mains se refermaient sur le vide pourtant, il prit conscience de l'absence de la jeune femme : une expression de crainte mêlée de défiance passa sur ses traits tandis que, soudain tout à fait réveillé, il se relevait d'un bond. Il balaya rapidement la petite pièce du regard, à la recherche d'un quelconque indice. Ses yeux s'arrêtèrent brièvement sur son vieux ceinturon, abandonné au dossier d'une chaise et depuis lequel scintillait la forme étincelante de la crosse de son revolver ; puis glissèrent jusqu'aux lourdes tentures de soie qui menaient au balcon. Les lames vermoulues du parquet émirent des gémissements étouffés comme il gagnait d'un pas souple l'encadrement de la porte-fenêtre. A travers les rideaux se découpait les contours d'une silhouette indistincte… Il progressa avec précaution, mètre après mètre, jusqu'à ce qu'enfin cette dernière ne fût plus distante que d'une poignée de pas ; puis, dans un éclair, il fondit sur elle.

Jezabel, dont la tresse nouée avec soin cascadait sur sa tunique de coton noir, contemplait l'agitation fiévreuse de la cité depuis la balustrade. Elle adressa à Amphitryon un sourire aimant alors que, marquant un pas de recul, celui-ci la dévisageait d'un air hébété. Presque indécelable, une lueur canaille passa dans le regard de la mutante.

- Tu semblais si paisible, endormi. Je n'ai pas eu le cœur de te réveiller. » soupira-t-elle en guise d'explication. Puis, sur un ton désinvolte : « A propos, tu es entièrement nu.
- Oui, je … J'ai craint que tu … » bredouilla Jones.
- Il y des gens, là, en bas. Dans la rue. » le coupa Eilin.
La jeune femme eut un nouveau sourire tandis que, un masque rouge de confusion sur son visage, Amphitryon disparaissait à l'intérieur de la chambre dans un bruissement de tentures.
Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque les deux voyageurs, accablés par l'étouffante chaleur de la fin de l'été, arrivèrent finalement à l'arche de Nahuatzin. Une grille de fer forgé, encore ruisselante de l'averse du petit matin, gardait l'entrée de l'édifice : un haut minaret de pierre brune surplombait la petite chapelle, dont les bas-reliefs avaient depuis longtemps disparu sous l'enchevêtrement de lierre sauvage. Plus loin, à demi rejetées dans l'ombre par le temple, une poignée de stèles étaient éparpillées sans ordre précis au milieu des herbes folles. Agenouillé devant l'une d'entre elles, Amphitryon contemplait le parapet qui, une dizaine de mètres plus loin, surplombait une gorge étroite de roche nue. Vêtu d'une chemise de coton blanc et de pantalons noirs, il portait au surplus un veston de soie pourpre ; ses boucles blondes, nouées en catogan, encadraient son visage, dont les traits réguliers mais dépourvus de finesse arboraient pour l'heure une expression mélancolique. Une lueur de tristesse passa dans ses yeux gris acier lorsque son attention se reporta sur la tombe à laquelle il faisait face.
- Ils comptaient beaucoup pour toi, n'est-ce pas ?
- Oui. Comme… Murmura Jones, que la voix de Jezabel avait tiré de ses pensées. Je n'étais qu'un gamin des rues à l'époque. Pour la plupart des gens, c'est ce que nous étions tous : une bande d'orphelins, de ceux qui crèvent à même le pavé quand arrive un hiver trop rude. Un silence. Mais Orel et sa femme, Magda, eux, s'occupaient de nous. A l'auberge, il y avait toujours une auge de

soupe brûlante qui nous attendait, et, si le froid se faisait trop vif, nous pouvions toujours trouver refuge à l'écurie. »
Les grands yeux de Jezabel étaient embués de larmes lorsque Amphitryon se retourna vers la mutante. Ses traits délicats exprimaient la compassion, tandis que, blottie dans son manteau de lin gris en dépit de la chaleur, elle se tenait dans l'ombre du feuillage échevelé d'un saule pleureur. Elle s'avança doucement, avant de laisser ses doigts courir négligemment sur les épaules de son amant.
- C'était il y a bien longtemps, Reprit l'aventurier. Avant que je ne connaisse Ivy, et que je n'entre dans la garde. Avant que je parte pour Galmora. Et à présent il reste si peu d'entre nous… Poursuivit Jones pour lui-même. A chaque fois que je reviens dans la Fourche, je rends visite à Magda et Orel. Il reste si peu d'entre nous à présent pour leur rendre hommage.
- Avons-nous vraiment eu raison de venir ici ? Demanda brusquement Eilin. Tant de souvenirs semblent peupler ces montagnes, des souvenirs qui me sont étrangers. Le fardeau du passé a trop longtemps déjà pesé sur tes épaules.
- Ce ne sont pas les souvenirs qui m'ont guidé jusqu'ici. C'est un futur que je veux bâtir, avec toi à mes côtés. » A ces mots, Jezabel esquissa un faible sourire. « Nous ne sommes plus les bienvenus dans l'Empire, désormais. Mieux vaudrait que les gens de l'Ouest oublient jusqu'à l'existence de la femme diamant. » souffla Jones. « Même ici, il y a des yeux pour voir et des langues pour colporter les nouvelles. Il nous faudra être prudents.
- Je ne sais pas vraiment si j'ai envie de te voir répondre à l'invitation de cette Comtesse. »

Le regard d'Amphitryon se perdit peu à peu dans le vague tandis que, lourds de sens, les mots résonnaient douloureusement dans le silence soudain pesant du cimetière. Loin à l'est, la ligne de l'horizon se confondait dans une épaisse brume, laquelle enveloppait de ses bras cotonneux l'ombre émeraude de la forêt de Daed. Les

spectres d'un tragique passé peuplaient, disait-on, le brouillard ; ultimes représentants d'un peuple dont le savoir secret dormait aujourd'hui dans les hautes tours de ses cités étincelantes. Le Hellden, que certains nommaient le Pays Fantôme ; et rares étaient ceux qui se révélaient aujourd'hui assez intrépides pour gagner cette contrée maudite. Le panorama courait jusqu'au sud lointain, au-delà des ultimes contreforts de la montagne. Là s'étendait sur des centaines de lieues une vaste région de marécages et de tourbières : les Badlands, territoires traditionnels des innombrables tribus nomades, lesquelles faisaient peser sur l'Empire Majoritaire la sourde menace d'une guerre prochaine. Les pensées se bousculaient toujours dans l'esprit de Jones, dont les gestes trahissaient l'engourdissement lorsqu'il se releva finalement. Son attention se porta sur Jezabel qui, repoussant les pans de son manteau, révéla sa silhouette gracile vêtue d'une tunique sombre et de cuissardes bleues.

- La situation de la Fourche a toujours été conflictuelle. » Commença l'aventurier. « C'est ici que, par le passé, les raids menés par les barbares du sud ont le plus rudement frappé ; seul le don du Hellden a permis aux habitants des montagnes de survivre. Mais ce savoir lui-même est la source de convoitises sans fin, et les familles nobles s'entredéchirent pour lui. Car ce que le Pays Fantôme nous a appris, nous avons promis de le garder secret, bien que nombreux soient ceux qui désirent vendre ces connaissances à l'Empire pour assurer leur profit.

- Pourquoi semble-t-il si difficile de te faire parler de cette Ivy ? » le coupa Jezabel. Son regard restait impassible tandis qu'elle dévisageait Jones. « A présent regarde-moi, et dis-moi qu'il n'y a rien entre cette femme et toi.

- Ivy a beaucoup compté pour moi, à une époque. » Un bref silence. « Voilà cinq ans à peine que la ligue des montagnes a acquis son indépendance, et l'ombre de Raldhey plane encore ici. Si la comtesse a besoin de moi, je lui prêterai main forte. Et rien de plus. »

Une expression pensive sur son visage délicat, Jezabel se dirigea lentement en direction du muret qui surplombait l'étroit précipice. La mutante ne put réprimer un frisson lorsqu'elle sentit Amphitryon qui, après s'être approché d'elle sans un mot, se blottit tout contre son dos. L'aventurier humait le parfum de jasmin de sa chevelure lorsque Eilin finit par s'abandonner à l'étreinte puissante de son amant.

- Je ne veux pas te perdre. » murmura-t-elle. « C'est pour cette raison que j'ai peur que tu revoies cette femme, et c'est aussi pour cela qu'il nous faut la rencontrer. Je ne peux partager ton avenir si je ne connais rien de ton passé.

- Tu ne me perdras pas, Dit simplement Amphitryon après un long silence. J'ignore ce qui va se passer, mais quoi que l'avenir puisse nous réserver, je ferai tout mon possible pour ne pas te perdre. C'est la seule chose dont je ne doute pas. Je t'aime.

Le vol du cormoran

« - Comprenez-moi bien, Commandant Antelios. Il s'agit de la cargaison la plus importante que nous ayons eu à traiter depuis le début de notre association. » La voix, quoique neutre en apparence, laissait planer l'ombre d'une sourde menace. « Je ne tolèrerai d'imprévu d'aucune sorte. »

Le bureau de Zool Angband avait été aménagé dans une ancienne cabane de tôle bâtie à un jet de pierre des quais, depuis lesquels montait, de nuit comme de jour, l'inlassable cacophonie d'une activité fiévreuse. Pour l'heure, la présence imposante du contrebandier occupait l'essentiel de la petite pièce, dont l'ameublement miteux disparaissait sous de hautes piles de paperasse. Une atmosphère de chaleur moite régnait sur cette fin de matinée, dessinant des auréoles irrégulières de sueur sur la chemise de coton que portait le colosse ; ce dernier, dont les cheveux coupés ras étaient du même roux que sa barbe naissante, mâchonnait un cigare avec une expression indéchiffrable. Son attention se reporta sur Philia Antelios, qui dressait sa silhouette longiligne dans la lumière aveuglante du zénith. *Un langage châtié dans la bouche d'un porc sans honneur*, songea celui-ci, dont le visage hâve s'éclairait de deux yeux bleus rougis par la fatigue. L'uniforme impérial, autrefois resplendissant et qu'il portait en toute occasion, lui donnait un aspect plus misérable encore : la veste de coton pourpre était élimée par endroits, et souillée par la crasse et la boisson.

« - Je vous ai donné ma parole, n'est-ce pas ? » croassa Antelios. « Je ne vous décevrai pas, soyez-en sûr. Après tout, les risques ne sont pas moindres pour moi que pour vous dans cette affaire. » un bref silence. « Si votre argent est en jeu, c'est ma tête que je mise.

- Je me fiche bien de vos tracas personnels. » fit une troisième voix, qui s'élevait en accents gutturaux. « Quant à la parole d'un félon, d'un traître à sa propre patrie, je me demande quelle valeur nous pouvons lui accorder. » A la limite de l'audible, les mots se mêlaient dans un espèce de borborygme obscène. « Je ne retournerai pas à mon maître sans la certitude que notre livraison arrivera à bon port. »

A contrecœur, Philia reporta son attention sur la silhouette déguenillée qui se tenait dans l'encadrement de la porte. Le Scalp, ainsi qu'on le nommait, était ainsi qu'à son habitude enveloppé dans un large manteau de cuir informe, qui dissimulait à grand peine la paire de pistolets passés à sa ceinture. La forme menaçante d'une épée se dessinait contre son flanc ; il portait au surplus des chausses dont la couleur était depuis longtemps oubliée, ainsi qu'une tunique de lin émeraude. Antelios réprima un frisson lorsque son regard s'arrêta sur le visage du tueur, lequel était défiguré par une longue balafre qui courait depuis son œil droit jusqu'à son menton : un amas de cartilage et de chair mal cicatrisées lui tenait lieu de nez, et sa bouche, enfin ! s'ouvrait en un rictus terrifiant de chicots jaunâtres. Une nausée puissante envahit soudainement Antelios, sans qu'il sache précisément, de sa gueule de bois ou de l'aspect cauchemardesque de son interlocuteur, à quoi l'attribuer. Comme pour lui barrer la route, le Scalp s'avança avec un geste théâtral. *Se pourrait-il que tu aies perdu leur confiance, en définitive ? Ce serait vraiment trop bête…* Pensa Philia, dont l'attention se porta à nouveau vers Zool Angband, lequel arborait désormais un sourire entendu. L'impérial passa sa main dans sa chevelure clairsemée avec un geste nerveux, puis, reprenant un peu de sa contenance :

« - La cargaison arrivera à destination en temps et en heure. Je m'y engage personnellement.

- Nous n'en attendons pas moins de vous. » Fit le contrebandier d'une voix cordiale. « Après tout, vous l'avez dit vous-même : c'est de vôtre tête qu'il en va. Oh, et aussi de toute autre partie de votre corps dont notre ami ici présent jugerait utile de s'occuper en cas d'échec.
- Vous pouvez retourner à votre maître, et l'assurer que sa marchandise est entre de bonnes mains. » Répliqua Antelios, dont le regard se portait à présent sur le Scalp. Une lueur de défi passa dans ses yeux lorsqu'il reprit : « Les trirèmes impériaux de Fort Sombregarde ne croiserons pas votre route. En tant que leur officier de liaison, je saurai y veiller.
- Très bien, commandant. » Souffla le tueur après un long silence. « Maintenant, Angband et moi avons d'importantes affaires à traiter. Retournez donc dans votre gargote, ou dans quelque endroit où vous pourrez échanger les pièces de votre bourse contre de quoi vous imbiber davantage. Je me trompe peut-être, mais j'ai presque l'impression que vous avez fini par dessoûler. Allez, laissez-nous à présent. »

Une bourrasque de vent marin surprit Antelios au moment où celui-ci, sans un mot de plus, passait la porte du cabanon. Un instant, il se laissa envahir par la puissante senteur iodée de l'air ; et, comme les rayons du soleil matinal baignaient son visage fatigué de leur chaleur bienveillante, il en oublia presque les soubresauts qui animaient sporadiquement sa main droite. Haut dans le ciel, un cormoran planait en courbes nonchalantes et en cercles gracieux. Une éternité durant, Philia observa l'oiseau, lequel plongeait épisodiquement jusqu'à la crête des flots céruléens en quête de nourriture. Une nouvelle fois, le volatile s'éleva jusqu'au zénith ; puis sa silhouette parut s'étrécir progressivement tandis qu'il filait désormais loin par-delà le rivage, jusqu'à ce que bientôt il eut disparu tout à fait. Une expression hébétée passa sur les traits d'Antelios qui, essuyant du revers de la main son visage baigné de sueur, continuait

de guetter en vain la forme étincelante du cormoran. *La liberté. Un voyage sans retour…* L'invraisemblable fracas du chantier naval le sortit finalement de sa torpeur, et, caressant négligemment les galons de son uniforme avec une moue de dépit, il se mit en marche en direction des quais.

Là, toute une troupe de gaillards s'activait fébrilement autour de la forme majestueuse d'une puissante goélette, longue d'une trentaine de mètres et dont les voiles bigarrées claquaient sous l'effet de bourrasques épisodiques. Philia aperçut la silhouette minuscule d'un gabier qui progressait avec assurance parmi les cordages jusqu'au sommet du mât de misaine ; loin en contrebas, des caisses de pin à l'aspect massif étaient acheminées péniblement jusque dans les profondeurs de la cale du navire. Tandis qu'il s'avançait d'un pas flâneur, Antelios repéra Lowek Kar, lequel aboyait ses ordres depuis la dunette. Le capitaine de *La camarde*, vêtu d'une chemise à jabots trempée de sueur ainsi que de pantalons de coton noir, le gratifia d'un bref salut de la main avant de reporter son attention sur le reste de ses marins, qui défilaient en une infatigable procession le long de la passerelle. Une expression rêveuse se lisait sur le visage d'Antelios comme, indifférent à l'agitation environnante, il dépassait le bâtiment de sa même démarche chaloupée. Le bruit apaisant du ressac accompagnait ses pensées tandis qu'il atteignait l'extrémité de la jetée lorsque, soudain ! Un ricanement sonore le tira brutalement de sa rêverie. Faisant volte-face, Philia posa son regard sur le cormoran qui trottinait à quelques pas de distance à peine. L'oiseau, que le soleil du zénith nimbait d'une aura aveuglante, clopinait fièrement le long du ponton. A nouveau, il fit entendre son croassement strident ; et bientôt Antelios l'accompagna de son rire puissant, un rire insouciant et dont il aurait aimé qu'il ne finît jamais.

Les coulisses du pouvoir

Une atmosphère électrique régnait sur Prosperity, dont les rues étroites grouillaient de la masse compacte des badauds. Le crépuscule étirait les ombres des hauts bâtiments de la cité, plongeant dans un demi-jour incertain les longues allées pavées, et déjà les premières torches projetaient leur lumière vacillante alentours. Depuis le porche d'une large masure de pierre forte, Amphitryon et Jezabel contemplaient avec un même air songeur la foule qui progressait par à-coups le long de l'une des artères principales de la ville ; un tumulte, tout d'invectives et de clameurs sonores, s'élevait de celle-ci jusque haut dans le ciel vespéral.

« - Allons-y. » Souffla Jones, dont le regard se perdait dans le lointain.

Confortablement enveloppé dans sa cape de zibeline, l'aventurier chercha instinctivement la main de son amante, qu'il entraîna soudain à rebours de la cohue. Ils cheminaient d'un pas sûr, sans prêter attention aux expressions vindicatives qui se découpaient çà et là parmi les visages indistincts : silencieux, tout comme des ombres, ils fendaient la foule en direction du palais. L'attroupement se faisait plus dense à mesure qu'ils s'approchaient de leur destination, et leur progression, plus difficile ; une lueur fugace d'inquiétude passa dans le regard d'Eilin tandis que, le souffle court, elle forçait l'allure à la suite d'Amphitryon.

La mutante sentit un picotement familier gagner l'extrémité de ses doigts, lorsque, à la faveur d'une nouvelle ruelle, apparurent les formes massives de deux Arachsinges au pelage couleur de nuit. Sa main se crispa contre celle de son amant, et elle entreprit de lutter contre l'instinct qui la poussait à s'abandonner à son aspect de diamant ; une grimace déforma brièvement ses traits délicats et

Jones, prenant conscience de son trouble, lui rendit son étreinte avec un sourire bienveillant. L'attention de Jezabel se porta à nouveau sur les deux bêtes qui, solidement attelées à une carriole à l'aspect rudimentaire, progressaient pesamment au milieu de la foule. A la lumière des torches, les lourds barreaux d'une cage d'acier se paraient d'une cohorte d'éclats évanescents ; trop basse pour que l'on puisse s'y tenir debout, et pourtant trop étroite pour s'y asseoir complètement, la geôle projetait son ombre menaçante alentours. Depuis l'intérieur, une silhouette déguenillée contemplait la multitude avec détachement. Agé d'une cinquantaine d'années, le prisonnier, dont le visage replet n'était qu'indifférence, agitait sans conviction ses bras pour se protéger des immondices qui fusaient sporadiquement dans sa direction. Pour un instant, son regard croisa celui d'Amphitryon, dont les yeux étincelèrent d'une lueur imperceptible de surprise : aussitôt, l'aventurier se fondit au cœur de la cohue, tandis que ; à sa suite, Jezabel se faufilait parmi l'attroupement.

Graduellement, le tumulte parut diminuer en intensité tandis qu'ils progressaient à travers le dédale de ruelles enchevêtrées qui menait au palais. Enfin, les deux aventuriers débouchèrent sur une immense place à colonnade, laquelle s'étendait jusqu'aux pieds des fortifications : la propriété de la comtesse courait à l'abri de hauts murs de pierre crénelés, et parés de larges bannières tissées toutes d'azur et d'argent. Des bosquets épars de pins et d'ormes majestueux se dessinaient derrière la lourde herse d'acier trempé, depuis laquelle une demi-douzaine de gardes en tenue d'apparat guettait l'arrivée d'Amphitryon.

« - Halte-là ! » beugla un soldat, un costaud dont l'embonpoint était mal dissimulé par sa cotte de maille. Puis, comme Jones, visiblement indifférent à sa mise en garde, continuait d'avancer d'un même pas flâneur : « Si vous faites un pas de plus, je vous jette au cachot !

- Même si au plus profond de moi-même je n'ai pas de souhait plus cher, vous n'en ferez rien, hélas. » Fit une voix jaillie de l'obscurité, une espèce de murmure rocailleux à peine audible. « De toute évidence, c'est le désir de la comtesse que d'accueillir un félon. »

Une silhouette se découpa progressivement dans le demi-jour ténu de la poterne : un vieillard, avachi dans un fauteuil aussi massif qu'un trône et dont les roues crissaient régulièrement contre le gravier. L'infirme était vêtu de la même livrée que les militaires de la ligue des montagnes, et sa tunique de coton marine, qui disparaissait à moitié sous une épaisse couverture de laine, était finement brodée toute d'ors et d'argents. Le regard de Jezabel se porta brièvement sur le sabre posé en travers de ses genoux ; puis son attention s'arrêta sur son visage, entrelacs de cicatrices indistinctes duquel se dégageait une expression intense de sévérité. Presque fondu dans l'obscurité se tenait un deuxième homme, enveloppé dans un long pardessus de cuir noir et dont traits puissants étaient rejetés dans l'ombre par le chapeau à bords larges qui coiffait son crâne chauve.

« - Et bien, te voilà en agréable compagnie, Jones. » Murmura le vieillard. « Tu ne me feras pas l'économie des présentations, en tout cas. A qui ai-je l'honneur ?
- C'est une amie. » Fit Amphitryon avec précipitation. L'aventurier se tourna vers Eilin, qu'il gratifia d'un sourire entendu. « Je te présente Aries Leto, frère aîné de la Comtesse Ivy et commandant à titre honorifique des forces armées de la ligue des montagnes.
- Honorifique ? » Cracha l'infirme, soudain en proie à une violente quinte de toux. « Soyez-en sûre, il n'y a rien d'honorifique là-dedans. Que pourrait faire un éclopé au service de l'armée, n'est-ce pas ? Vous devez être ignorante de ce genre de tracasseries, bien sûr. Il y a tant de choses que vous ignorez, je gage. » Un bref silence. L'espace d'un instant, le regard pénétrant de Leto croisa celui

d'Amphitryon. « Non, je ne crois pas que vous connaissiez vraiment cet homme, pas comme je le connais. Il est probable que si vous saviez de quoi il est capable, vous ne vous risqueriez pas à le suivre.
- Votre sollicitude me touche beaucoup mais, en définitive, je crois être à même de faire mon jugement sur la question. » Rétorqua La mutante, avec une froide politesse.
« - Soit. Je vois que vous êtes d'une étoffe plus solide qu'il n'y paraît... Et maintenant, en route, Marl. Ivy nous attend. » Conclut le vieillard avec une moue d'agacement.

Le garde du corps mena l'infirme jusqu'à une porte dérobée qui jouxtait la poterne, et depuis laquelle serpentait une longue allée de gravillons ; derrière lui, Amphitryon et Jezabel cheminaient en silence. La propriété de la Comtesse était une grande villa bordée de pins, dont le toit de tuiles rouges brillait d'un éclat sanglant sous le soleil du crépuscule. Une poignée de soldats, visiblement dans l'expectative, se tenaient sur la grande terrasse que surplombait une haute tour aux lignes élancées. Un peu plus loin, une large grange, toute de boiseries finement ouvragées et coiffée d'un toit de chaume, résonnait épisodiquement de hennissements stridents et de cris plus étranges encore : les haras de Prosperity, où étalons, Arachsinges et échassiers cohabitaient tout à la fois. Tandis qu'ils approchaient, un des gardes adressa un bref signe de la main à Aries qui, à son tour, intima à Marl de s'arrêter. Le soldat examina tour à tour Jones et la mutante, une expression méprisante sur ses traits rudes ; enfin, ils purent gagner l'intérieur de la bâtisse. Ils remontèrent une série de longs corridors aux parois lambrissées, puis on les mena jusqu'à un petit salon où les attendait la Comtesse.

« - Les rumeurs étaient donc vraies… Te voilà de retour au pays, Amphitryon. » Une lueur intriguée passa dans ses yeux verts tandis

que son attention se portait sur Jezabel. « Et tu ne reviens pas seul, à ce qu'il y paraît. »

Agée d'une quarantaine d'années tout au plus, Ivy était une femme à la beauté sévère, dont le sourire semblait avoir peu à peu disparu de ses traits délicats ; son visage était encadré d'une cascade de boucles flamboyantes qui courait jusqu'à ses épaules nues. Elle était vêtue d'une robe à corsage rehaussée de broderies argentées, et qui inondait de froufrous émeraudes la banquette de cuir sur laquelle elle se tenait assise. De sa main sertie de bagues, elle désigna une place libre ; puis, tandis que Eilin et Jones prenaient place à leur tour :

« - Depuis combien d'années n'étais-tu pas revenu chez toi, mon chevalier errant ? Six ? Sept ? » Une courte pause. « Tu étais plus sombre, à cette époque… Et aujourd'hui te voilà de retour. Un peu plus vieux, et un peu plus sage peut-être. » Elle eut un clin d'œil malicieux pour Jezabel. « Mais nous ne sommes pas ici pour parler du passé. Dis-moi, quelle est cette charmante créature que tu nous amènes avec toi ?
- Tu peux lui dire la vérité. » souffla Jones, se tournant vers la mutante. L'espace d'un court instant, un silence pesant se fit sur le boudoir. « J'ai confiance en elle.
- Je m'appelle Eilin Jezabel. » fit celle-ci, une pointe de défi dans la voix. « Je vais aux côtés d'Amphitryon ; je suis sa compagne, dans ses aventures aussi bien que dans les moments de répit. Quant au reste, ça n'est pas votre affaire. »
- J'ai cru reconnaître Gon Ilius en venant jusqu'ici. » reprit l'ombre écarlate, essayant tant bien que mal de couper court au malaise qui s'installait peu à peu. « Je savais sa position risquée, mais, une cage : voilà bien le dernier endroit où je pensais trouver le directeur des concessions minières de Prosperity.

- Ah, ce cher Gon ! » soupira Ivy avec un pauvre sourire. « Durant toutes ces années, il a été un fidèle allié pour ma famille, pourtant. Je l'avais prévenu que ses mœurs finiraient par le perdre. Quand ils l'ont trouvé, en compagnie d'un des garçons du salon de massage… » Elle eut une brève grimace. « Vous avez vu la foule, n'est-ce pas ? Même moi, je n'ai rien pu pour le protéger. Hélas, j'ai prononcé l'ordre d'exécution, ce matin même. »

La silhouette impeccable d'un valet se découpa dans l'encadrement de la porte. Le serviteur, tout de noir vêtu et dont le costume était aussi soigneusement taillé que sa fine moustache, portait avec lui un plateau chargé de liqueurs diverses : dans l'atmosphère tamisée du petit salon, les vasques de cristal finement poli flamboyaient d'une myriade de reflets ambrés. Sans un mot, le majordome servit une coupe de tartalos pour Ivy, et une deuxième qu'il tendit à Amphitryon.

« - Un coup monté ? » demanda celui-ci, dubitatif.
« - Oui, c'est probable. Quoiqu'il ne fasse aucun doute que, d'une manière ou d'une autre, Ilius soit coupable. » répondit la comtesse, tandis que le valet tendait un verre de vin épicé à Jezabel. « Mais c'est pour une toute autre affaire que j'aurais besoin de vos services. Aussi surprenant que cela puisse paraître, il semblerait… En fait, c'est une certitude : un gentleman a été tué en service.
- La rumeur veut pourtant qu'ils soient invincibles. » La coupa Eilin.
« - C'est bien pour cette raison que toute votre discrétion sera nécessaire pour mener cette enquête. Si la populace apprenait que les forces de l'ordre ont été mises en échec, toutes sortes de troubles pourraient survenir. Bien entendu, Les technomanciens voudront mener de leur côté leurs propres recherches. Il vous faudra être vigilants.

- Une puissance capable de terrasser un gentleman… Oui, la vigilance s’impose. » murmura Amphitryon, soudainement songeur. « Où cela a-t-il eut lieu ?
- Quelque part dans les montagnes, à deux jours de voyage d’ici. Si vous acceptez, un de mes hommes vous accompagnera. » L’expression d’Ivy se fit soudain bienveillante tandis qu’elle se tournait vers la mutante. « Je ne mettrai pas vos vies en jeu si vous n’êtes pas prêts à en prendre le risque. Avant de vous en dire plus, je dois avoir votre accord. »

Le regard de Jezabel passa de la comtesse à Amphitryon, dont elle étreignit la main avec fermeté : ses yeux étincelèrent d’un reflet noisette lorsqu’ils croisèrent ceux de l’aventurier. La voix de la mutante était pleine d’assurance au moment où, après un long silence, elle reprit finalement la parole.

« - Très bien, vous pouvez compter sur nous. Et maintenant, donnez-nous tous les détails. »

Si ça saigne…

Aldus Coburn III ruminait une amertume grandissante tandis que les heures passaient.

Une nouvelle fois, le regard du gentleman se posa sur le senseur de mouvements noué à son poignet, lequel continuait d'émettre une lueur verte qui scintillait faiblement dans le demi jour du crépuscule. Rien… Pas la trace d'un être humain alentours ; plus étrange encore, même les bêtes sauvages semblaient avoir déserté le vallon, qui s'étendait depuis une falaise de roc déchiqueté jusqu'aux rives d'un petit lac de montagne. Au-delà de l'épaisse couche de brouillard qui couvrait ce dernier, une paroi de pierre nue se dressait à l'assaut du ciel, avant de se perdre hors de vue. L'attention de Coburn se porta à nouveau sur le parchemin que lui avait fourni Gon Ilius, où étaient gribouillées quelques notes tremblantes et dont la senteur poussiéreuse contrastait avec l'air vif du soir. Se put-il que les informations fournies par le directeur des concessions minières aient été erronées ? En le rencontrant secrètement – mais pourquoi avait-il répondu à sa supplique, sans même en informer ses supérieurs ? Lui-même n'aurait su le dire, même si le ton plein de mystères du condamné l'avait sans doute intrigué – au fond de sa geôle puante, le gentleman avait pourtant eu l'impression d'avoir affaire à un homme qui abat sa dernière carte, sûr de son fait. Rejetant son haut de forme en arrière, Aldus découvrit un crâne dégarni et baigné de sueur, laquelle s'écoulait en grosses gouttes jusqu'aux épaisses rouflaquettes blanches qui dévoraient à demi son visage. Comme tous ceux de son ordre, il était vêtu d'une gabardine de laine épaisse, qu'il portait par dessus sa cotte de maille de nano-robots d'adamant, ainsi que d'une paire de bottes ferrées ; contre son flanc, une canne d'ébène à l'aspect redoutable battait au rythme de la démarche chaloupée de son Arachsinge. Avec plus de ressentiment qu'il n'aurait dû, le gentleman

éperonna sa monture jusqu'à un à-pic qui surplombait le lac, une petite formation de roc enchevêtré sur laquelle poussaient quelques broussailles éparses. Deux jours de voyage, avec pour seules indications quelques annotations écrites à la va-vite ; le voilà qui était presque arrivé à la lisière des hauts plateaux de fait, sur la seule foi du témoignage d'un condamné... Tout ceci, en vain ?

Un ombre, un mouvement fugitif, presque au-delà de son champ de vision, le tira soudain de sa méditation ; juste à temps pour dévier l'épée qui s'abattait en direction de sa tête : avec une agilité féline, son adversaire pirouetta aussitôt hors de portée des pattes de l'Arachsinge. Vêtu de haillons noirs à l'aspect sinistre, le nouveau venu se mouvait tel une araignée, tour à tour gracieusement puis par saccades sporadiques ; le visage hâve aux traits indistincts de l'homme-taupe s'éclairait de deux yeux à l'éclat sanglant. Aldus eut un bref regard pour son détecteur de mouvement, lequel semblait désormais animé par une nuée de lueurs frénétiques, et, du revers de la main, essuya la sueur qui perlait sur son front.

« - Montrez-vous, autant que vous êtes ! » Beugla-t-il, d'une voix qu'il aurait voulu plus assurée. « Au nom de la loi, sortez de vos cachettes et rendez-vous sans faire d'histoires. »

Seul, un long silence lui répondit. De l'obscurité se découpèrent progressivement une douzaine d'ombres grimaçantes, dont les yeux vermillons faisaient écho à l'éclat rouillé de leurs courtes épées. Se préparant au combat, Coburn s'efforça d'ignorer le ricanement strident qui montait depuis leurs gueules cauchemardesques pour se répercuter de loin en loin à travers le vallon. La canne tournoya brièvement dans la main du gentleman, puis, soudain ! D'un coup d'étrier, il lança sa monture en direction du premier des hommes-taupes : celui-ci bondit à nouveau pour éviter l'attaque, en vain ; un geyser de sang noir jaillit lorsque le pommeau de l'arme lui fracassa le

visage, avant qu'il ne roule à terre avec un gémissement étouffé. Dans un nuage de poussière, l'Arachsinge dérapa jusqu'au bas de l'accotement, tout près en fait de la rive du lac, où convergeaient par saccades sporadiques les ombres menaçantes.

« - Avancez, avancez si vous l'osez, démons. » Cracha le gentleman. « Mais n'oubliez pas : c'est à votre destin que vous courez à présent... Droit vers Tnil, maudits ! »

Tel un essaim, les hommes-taupes s'élancèrent soudainement par bonds agiles vers Aldus, sur lequel s'abattit bientôt une pluie de larges coups de taille qu'il entreprit de parer avec des mouvements fiévreux ; de sa main libre, il se saisit d'une ombre fugitive, dont il bloqua le bras avant de l'embrocher proprement d'un rapide estoc de sa canne. Avec un geste indifférent, il rejeta le cadavre, juste au moment où ; à toute vitesse, un carreau d'arbalète fusait dans sa direction : presque instantanément, sa monture bondit hors de portée, déchirant l'épais brouillard qui couvrait le lac avant d'atterrir dans une gerbe étincelante. Un bruit âcre de raclement accompagna la plainte soudaine de l'Arachsinge, qui se perdait maintenant en hennissements terrifiés. Las ! Le regard de Coburn se posa brièvement sur la surface du lac, laquelle se teintait désormais de givre ; déjà la glace formait des tourbillons depuis les pattes de la bête, qui tentait, en vain, de se libérer. Quel maléfice ?... D'une formidable ruade, l'animal tenta une nouvelle fois de se dégager de l'emprise de l'eau, qui, l'espace d'un instant, refléta un fugace nuage écarlate. Le gentleman entreprit aussitôt de dénouer son harnais, ignorant du mieux qu'il pût la plainte déchirante de sa monture ; tandis que son regard, fébrile, scrutait les environs en quête de la moindre trace de ses adversaires.

La brume, pourtant, le tenait à présent sous son emprise, au cœur d'un territoire de cauchemar où seuls les hoquets sporadiques

de douleur de l'Arachsinge venaient troubler le pesant silence du sépulcre. Enfin, Aldus se redressa de toute sa hauteur : mais, au-delà du brouillard, à quelle distance se trouvait la rive ? Même les amplificateurs optiques implantés dans ses cornées, et qui lui permettaient de percevoir une bonne partie du spectre infrarouge, ne distinguaient rien au cœur de l'épaisse purée de pois. Il s'élança finalement, aussi loin que les inducteurs musculaires de son armure le lui permettaient ; et, l'espace de quelques battements de cœur, il lui sembla planer, pour quelques secondes d'éternité exquise, avant qu'il ne s'étale brutalement dans une couche épaisse de vase glacée. Des remugles de marais empuantissaient l'air tandis que Coburn, se relevant péniblement à l'aide de sa canne, risquait un nouveau regard pour son senseur de mouvement. Rien… Toujours rien, qu'une désespérante lueur vacillante qui s'étiolait peu à peu dans la brume, et, avec elle, les espoirs du gentleman.

Il y eut un bruit soudain de choc étouffé, et, presque instantanément, le voyant se teinta d'un éclat vermillon : quelques gouttes de sang perlèrent encore depuis la blessure d'Aldus, avant de se perdre dans la boue. Ce dernier porta sa main à sa poitrine, où, à travers le tissus de son pourpoint, se dessinait l'éclat effilé d'un stylet ; un filet de bave écarlate roula le long de son menton tandis qu'il s'affalait finalement à terre. Au-dessus de lui se dressait une silhouette impassible, plus massive que celle des hommes taupes et dont la main gantée était toujours fermement crispée sur le manche de sa dague. Avec des gestes saccadés, Coburn entreprit de ramper péniblement, à l'opposé de la berge, là où la brume se déchirait progressivement en lambeaux fantomatiques. Encore un effort… L'ultime devoir d'un gentleman. Une suite de symboles lumineux éclaira faiblement le visage d'Aldus lorsqu'il eut passé sa main contre le pommeau de sa canne ; lentement tout d'abord, puis de plus en plus vite à mesure que les secondes s'écoulaient. Le vieil homme esquissa un rictus ensanglanté, à mi chemin entre la grimace et le

rire, tandis qu'un bruit de pas croissant bourdonnait à ses oreilles… Une tout autre musique, quoique plus lointaine à présent que son regard se voilait, captait désormais toute son attention.

Cinq.

Quatre.

Trois.

Deux.

Un…

Boom-Braoooum !

Le cratère formait une coupole presque parfaitement circulaire, de cinq mètres de diamètre environ et qui s'étendait depuis la base d'une haute formation rocheuse jusqu'à la rive du petit lac de montagne, dont les eaux paisibles brillaient faiblement sous le soleil du matin. Une expression presque goguenarde sur son visage d'ordinaire grave, Amphitryon se tenait, bras ballants, au centre de la dépression. Les parois de celle-ci, vitrifiées par la chaleur de l'explosion, luisaient d'un vif éclat irisé ; à quelques mètres de là, Jezabel contemplait le scintillement de la roche avec un air fasciné. Habillée de confortables vêtements de voyages, la mutante était vêtue d'un poncho vert ainsi que de pantalons noirs. Des bottes de cuir usé complétaient sa mise, tandis que ses cheveux, noués en unique natte, cascadaient jusqu'au creux de ses reins. Pendant un instant encore, elle laissa son attention vagabonder alentours, puis, d'une voix claire :

« - Selon toi, c'est le gentleman lui-même qui a causé l'explosion ?
- Oui, c'est un de leurs vieux trucs. » répondit Amphitryon, dont le regard était pour l'instant fixé sur le fruit qu'il tenait dans sa main. « Afin que les secrets de leur puissance ne tombent pas entre des mains hostiles, leur canne est munie d'un dispositif d'autodestruction. Ceci dit, je ne crois pas que l'un d'entre eux y ait déjà eu recours auparavant.
- Je ne comprends décidément pas ce que cette technologie a de si extraordinaire. » fit Eilin, une expression incertaine sur ses traits délicats. « Les gentlemen sont-ils si puissants qu'on le dit ? Vraiment, j'ai peine à le croire.
- Je suppose que c'est parce que tu n'es pas née ici. » dit Jones machinalement.

Jezabel jeta un regard noir à l'aventurier, tandis qu'il engloutissait finalement une généreuse bouchée de chair bleutée, qui dégoulina bientôt en gouttes épaisses le long de son menton. S'essuyant le visage du revers de la manche, il reprit :

« - Les gentlemen passent plusieurs années au Hellden, où ils apprennent tout des arcanes du savoir. Leurs connaissances dépassent de très loin les grandes machines à vapeur que tu as vues à Prosperity, et de plus loin encore la technologie de l'Empire.
- Et c'est ce qui les rend si redoutables, je suppose ? » le coupa la mutante, visiblement vexée. « Ce ne sont que des hommes, pourtant. Ils ne disposent pas des dons des Dieux.
- Mais ils possèdent le meilleur de l'arsenal du Pays Fantôme, et, crois-moi, ils n'y perdent pas au change. » répondit Jones, avalant un nouveau morceau de fruit. « En contrepartie, ils s'engagent à protéger les secrets du Hellden, ainsi que sa population. »

Jezabel, fit quelques pas, jusqu'à gagner le sommet d'une petite formation rocheuse qui bordait le lac ; son regard se porta sur l'Arachsinge qui, à une quinzaine de mètres de là, paissait paisiblement un taillis à l'aspect coriace. En silence, le valet d'Ivy tenait la bête par sa bride. Son visage arborait une expression indéchiffrable et sa mise, toujours impeccable, lui donnait un aspect presque comique au milieu de ce paysage à l'aspect sauvage.

« - Ce que je ne comprend pas, c'est ce qu'il venait faire ici, si loin de Prosperity. » reprit finalement Amphitryon, pensif. « Il n'y a pas de trace de civilisation par ici, et à première vue, rien qui semble valoir la peine de faire tout le voyage jusque là.
- D'après Ivy, il n'est pas rare que les gentlemen sillonnent la Fourche, sans informer leurs supérieurs de leurs allées et venues. »

opina la mutante. « Dans le cas contraire, nous aurions peut-être pu obtenir quelques informations sur ses motifs.
- N'y compte pas trop. Pour être honnête, je doute que les gentlemen nous soient d'un grand secours. » souffla l'aventurier, sans prêter attention à l'expression de surprise qui éclairait à présent le visage Jezabel. « Leur ordre est très secret, et je doute qu'ils voient d'un bon œil que nous nous mêlions de leurs affaires.
- Tu crois qu'il faut se méfier d'eux ? »

Un silence. L'espace d'un instant, les grands yeux noisette d'Eilin cherchèrent ceux de Jones ; celui-ci adressa finalement un regard bienveillant à la mutante tandis qu'il reprenait :

« - Je pense qu'ils auraient beaucoup à perdre si cette histoire venait à s'ébruiter. Alors, il vaut mieux être prudents. Je ne me risquerais pas à provoquer la colère des technomanciens.
- Je commence à être lasse de ces luttes de pouvoir. » soupira Jezabel. « Pour l'instant, je crois qu'il nous faut faire preuve de prudence vis-à-vis du tueur, plutôt que de nos supposés alliés, du moins à mon avis. Ce doit être un adversaire formidable, s'il a réussi à survivre à une rencontre avec un gentleman.
- Oui, tu dois avoir raison. » approuva Amphitryon, qui mâchonnait une nouvelle bouchée de fruit. « Mais aussi puissant soit-il, notre ennemi a visiblement choisi d'œuvrer dans l'ombre. Que les choses suivent leur cours, et il se révèlera le moment venu.
- Quelle est notre prochaine étape, alors ?
- Je pense qu'une visite au centre de gestion des concessions minières s'impose. Nous pourrons y consulter un registre de cadastre détaillé. S'il y a quelque chose d'intéressant à voir ici, nous le saurons bientôt. »

Il y eut une autre pause, et le regard de l'aventurier se perdit bientôt dans le lointain : à l'ouest, la passe de Bathosay, depuis laquelle les tribus des badlands avait si souvent marché sur l'Empire, et qui traversait la montagne de part en part, aussi nettement qu'un coup d'épée. A l'est, un lourd manteau de brume enveloppait les Hauts Plateaux, ultimes frondaisons de la Fourche ; et, au-delà, le Val de Träl. L'attention de Jones se porta à nouveau sur le fruit, dont la chair bleue à la saveur amère était constellée de pépins.

« - Tu sais, le glumo ne pousse que dans cette région, dans les vergers au nord du Hellden. » murmura-t-il, soudain nostalgique. « Petit, je détestait ça.
- Et alors ? » fit Jezabel, visiblement amusée. « Tu as changé d'avis ?
« - Tu sais ce que dit le proverbe. Certaines choses ne sont pas comme le temps : elles ne changent jamais pour le meilleur. » conclut Amphitryon, qui jeta le fruit au loin.

Il était une fois… Au val de Träl

Accompagnées d'un crépitement sporadique, quelques pierres dévalèrent la pente jusqu'au parapet naturel qui bordait le précipice, et depuis lequel Amphitryon contemplait, une nouvelle fois, le Val de Träl. Une expression pensive se lisait sur ses traits juvéniles tandis que, du couvert d'un haut remblai d'argile, il laissait son regard courir en contrebas : une épaisse forêt de conifères, dont on ne distinguait que les cimes noires, bordait la paroi du gouffre, avant de laisser progressivement la place à une vaste étendue de hautes herbes et de bosquets épars.

« - Alors tu l'as fait, vieux fou. Et bien, soit. Nous allons voir ce qui va se passer à présent. » marmonna Jones, dont les doigts tapotaient machinalement l'étui de sa longue-vue.

Un nuage bigarré semblait avoir envahi le val, où des tentes de toutes tailles avaient été montées presque les unes sur les autres : la plaine, d'ordinaire paisible et verdoyante, s'était changée en un invraisemblable bric-à-brac bariolé au cœur duquel brillait ça et là la lueur vacillante d'innombrables feux de camps. Amphitryon avisa des hommes en armes qui, sans relâche, sillonnaient le campement, depuis les frondaisons du bois jusqu'au large chapiteau de toile rapiécée qui s'élevait en plein centre du vallon. La troisième cohorte, sur le pied de guerre… Tel un funeste présage, une rangée de râteliers, dressée un peu à l'écart du reste des baraquements, brillait de l'éclat froid des hallebardes sous le pâle soleil du matin.

La mine sombre, Marl Kohlevac s'emmitoufla un peu plus dans son épais manteau tandis que, d'une main tremblante, il agrippait sa

gamelle de fer blanc avec des gestes nerveux. Une aube froide se levait sur le camp : alors qu'il avalait une nouvelle bouchée de l'épais gruau, une poignée de ses camarades, sortant progressivement de leur torpeur, tentaient de se réchauffer aux abords du brasero. Au crépitement des flammes se mêlait le cliquetis des cottes de mailles, et, un peu plus loin ; le bêlement du bétail faisait écho aux ordres beuglés, dans une cacophonie à laquelle le vétéran avait appris, tant bien que mal, à s'accommoder au fil des ans.

Plus d'une semaine déjà s'était écoulée depuis que l'armée avait établi son campement dans le val ; plus qu'assez, songea Kohlevac, pour que les hommes réalisent la folie dans laquelle ils s'étaient engagés. Défier l'Empire, et agir en hors-la-loi au mépris de ce qu'ils avaient défendu par le passé... Reposant sa gamelle avec lassitude, le vieux soldat laissa ses doigts courir contre le pommeau de son épée, tandis que son regard, de même, balayait les montagnes au sud. Il évitait, ces jours-ci, de regarder au nord, où les plaines vertes de l'Onddenmark les attendaient, et, avec elles, la promesse d'une mort certaine ; mais, de plus en plus fréquemment, son attention se portait vers la Fourche. L'arrivée du Comte, seule, les libèrerait de leur attente. L'espace d'un bref instant, Marl se revit, comme aux jours de sa jeunesse, brandir le glaive aux côtés du vieux Leto. Que valait sa vie, après tout, pour qu'il renonce à combattre, une dernière fois ? N'importe comment, songea-t-il tandis qu'il lissait son épaisse barbe d'un air songeur. C'est au sein de la troisième cohorte qu'il avait passé son existence, et c'est à celle-ci, en dernier lieu, qu'il devait son allégeance.

« - Un intrus ! Alerte ! Un intrus dans le camp ! »

Les cris, soudainement, sortirent Kohlevac de sa rêverie ; au moment, où, avec un geste brusque, il dégainait son épée, les yeux du soldat semblèrent s'étrécire tandis qu'il balayait les alentours du regard.

Une demi-douzaine de ses camarades passa devant lui au pas de course, dans un concert de souffles rauques et de tintements métalliques ; aussitôt, Marl s'élança à leur suite, en direction de l'orée du bois. A une trentaine de mètres devant eux, une ligne serrée de hauts sapins projetait son ombre démesurée au-delà des ultimes limites du campement… Là ! Comme pour chasser la moindre trace de doute de son esprit, Kohlevac essuya du revers de la main la sueur qui brouillait son regard : à quelque distance sur la gauche, une silhouette bondissante, vêtue, à la manière des soldats, d'une cotte de maille et d'un pardessus de cuir usé, courait en direction du couvert de la forêt. Marl bifurqua au cœur du méandre des tentes, indifférent au trouble qu'il jetait parmi ceux de ses camarades qui venaient à peine de se réveiller ; ignorant la douleur brûlante qui montait dans ses poumons, il accéléra encore la cadence, dans l'espoir de couper la route à l'espion avant que celui-ci n'atteigne la sécurité du bois.

D'un même coup de glaive, Amphitryon transperça l'épaisse toile de la tente et la poitrine du soldat qui se tenait derrière : une main crispée sur sa blessure, celui-ci s'effondra avec un gémissement étouffé. D'un pas, Jones gagna l'extérieur, et, aussitôt ; l'air vif du matin le saisit, alors même qu'il avisait de la forme sombre des sapins qui se dressaient à une trentaine de mètres de là. Dégageant péniblement son arme du corps inanimé, il reprit sa course éperdue, sans prêter attention au son du cor, dont le puissant vrombissement se faisait entendre quelque part derrière lui. Quelques cris s'élevèrent ; une volée de flèches s'abattit dans sa direction, au moment même où il atteignait la lisière de la forêt : sauf, enfin ! Un hampe se ficha profondément dans l'écorce d'un pin tout proche, tandis que, à toute blinde, Amphitryon s'enfonçait plus profondément dans le couvert du bois.

Marl dépassa en trombe les dernières tentes, son attention figée sur la silhouette élancée du fugitif qui poursuivait sa course, hors de portée des flèches des soldats ; ses doigts se crispèrent contre la garde de son épée comme il zigzaguait parmi le dédale des arbres, le souffle court. Il distinguait nettement, à présent, la flamboyante chevelure de boucles blondes de l'espion, ainsi que l'éclat rougi du glaive qu'il brandissait d'une main sûre : plus que quelques mètres à présent, encore un dernier effort…

La silhouette massive du vétéran jaillit soudainement sur la droite du fuyard, accompagnée d'un hurlement guttural : prenant appui sur une souche à moitié pourrie, Marl bondit avec une agilité surprenante, et, dans un même mouvement ; abattit sa lame en direction de la tête de Amphitryon. Au dernier moment, ce dernier dévia l'attaque, avant d'effectuer une roulade sur l'épais tapis de feuilles mortes, hors de portée : mais déjà Kohlevac était sur lui, prêt à asséner un féroce coup de taille. Presque instantanément, Jones, se redressant, stoppa de sa main libre l'élan de son assaillant ; toujours agenouillé, il sectionna le tendon de la jambe de ce dernier d'un rapide revers de son glaive. Marl étouffa un hoquet de douleur tandis qu'il s'effondrait en gesticulant, une moue grimaçante de souffrance sur ses traits sévères. Amphitryon, lui, se relevait finalement, la pointe de son arme toujours orientée dans la direction de son adversaire. Au loin, les cris de la poursuite semblaient gagner en intensité : Jones rengaina sa lame avec un juron silencieux, au moment où son regard croisait celui, étincelant de colère, du vétéran.

« - Je crains de devoir vous laisser à présent. » fit l'espion, dont l'expression était maintenant enjouée. « J'ai rendez-vous avec le

Comte, et il n’est pas homme à faire attendre. A une prochaine fois, peut-être… »

Amphitryon mima une rapide révérence, avant de f aire volte-face. Une poignée de secondes à peine, avant que sa silhouette n’eût disparu au cœur des ultimes lambeaux de brumes du petit matin.

De retour à Prosperity

Le centre de gestion des concessions minières de Prosperity était un haut bâtiment à l'aspect majestueux, dont l'architecture alambiquée rejetait dans la pénombre les ruelles avoisinantes. Confortablement avachi dans un fauteuil doublé de satin pourpre, Amphitryon laissait son regard courir paresseusement alentours : une atmosphère de recueillement, que seule venait troubler le bruissement régulier des pages des épais registres, régnait sur le vaste salon dans lequel il attendait. A ses côtés, Jezabel se tenait, assise elle aussi ; et, tout autour d'eux, des meubles aux boiseries anciennes étaient baignés par la lumière diffuse de lourds candélabres disposés çà et là, sans ordre apparent. Un imposant pupitre de chêne massif trônait au centre de la pièce, auquel menait une volée de marches irrégulières. Des silhouettes silencieuses vagabondaient parmi les étagères qui occupaient une bonne moitié de l'espace disponible, et sur lesquelles étaient entreposés de lourds volumes à l'aspect jauni.

« - Désolé de vous avoir fait attendre. Je peux vous aider ? »

La voix, élégante, tira Amphitryon de son désœuvrement. L'aventurier se leva pour faire face au nouveau venu, dont il serra la main avec un geste ferme. Sa haute carrure, ainsi que la teinte cuivrée de sa peau trahissait les origines de Subothay Zhan ; mais, tout natif des Badlands qu'il fût, il n'en était pas moins vêtu de la toge de drap blanc des archivistes, qu'il portait avec un singulier mélange de naturel et de noblesse. Un diadème de cuivre retenait sa chevelure de tresses flamboyantes, et son visage s'illumina d'un sourire charmeur lorsque son regard croisa celui de Jezabel. Ses lourds bracelets de bronze s'entrechoquèrent avec un éclat fugitif tandis que, d'un signe nonchalant de la main, il les invitait à le

suivre. Un long moment durant, seul le chuintement régulier de ses sandales contre les pavés du sol vint troubler le silence de leur marche, alors qu'ils progressaient dans ce qui semblait être à Eilin un interminable labyrinthe de corridors plongés dans la pénombre.

Finalement, Subothay s'arrêta devant une lourde porte, dont il poussa le battant sans effort apparent : les deux aventuriers le suivirent dans un bureau exigu où la lumière du jour perçait difficilement depuis une haute fenêtre. Amphitryon, bras croisés contre la poitrine, s'appuya contre une commode, laquelle disparaissait presque sous de hautes piles de parchemins ; tandis que l'archiviste, indiquant à Jezabel une chaise où s'asseoir, prenait place dans un fauteuil spacieux.

« - En l'absence de Gon Ilius, je suis, en tant qu'archiviste du troisième cercle, responsable de la gestion des concessions minières pour toute la région. » Commença Zhan d'une voix suave. « Je sais que vous oeuvrez au nom de la Comtesse Ivy Leto, alors, si je peux vous apporter mon aide, soyez sûrs que je n'y manquerai pas.
- Nous avons besoin d'informations. » lança Amphitryon tout de go.
- Je vous écoute ? » souffla Subothay, visiblement intrigué.

Lentement, Jones s'approcha de l'un des murs de la pièce, contre lequel était tendue une large tapisserie aux couleurs passées : une carte détaillée de la Fourche y était représentée, du Golfe de Sciron jusqu'aux frontières du Hellden. En silence, l'aventurier laissa courir son doigt, d'ouest en est, suivant le contour stylisé des montagnes. Finalement, il arrêta son geste, à mi-chemin entre la passe de Bathosay et le val de Träl ; et, au même moment, il adressa un regard interrogateur à l'archiviste, dont l'expression amusée avait progressivement cédé la place à une moue hésitante.

« - Nous voulons avoir accès aux archives concernant cette zone. » fit Amphitryon d'une voix égale. « S'il y a quoi que ce soit d'intéressant là-bas, nous devons le savoir.
- A première vue, je dirais que c'est une zone abandonnée…
- C'est aussi ce qu'il nous a semblé. » Coupa Jezabel, dont les yeux noisettes étaient figés sur Subothay. « Mais peut-être pourrez vous nous en dire plus à ce sujet ?
- Et bien voyez-vous, il n'y a pas eu d'excavations dans cette région, pas depuis une vingtaine d'années en tout cas. » répondit Zhan sur un ton professoral. Reprenant peu à peu de sa contenance, il poursuivit : « Avec la proximité de la passe, les attaques de maraudeurs étaient devenues un danger trop significatif. Les faibles quantités de minerai extraites, en définitive, ne justifiaient pas un investissement dans ce sens.
- On ne vous demande pas un exposé d'économie, vous savez. Les faits seront bien suffisants.
- Votre aide pourrait nous être très précieuse. » Opina Eilin, qui échangea un imperceptible signe de tête avec l'aventurier.

Pendant un bref moment, seul le bruissement frénétique des parchemins résonna à travers la petite pièce. Subothay Zhan, la mine affolée, cherchait fiévreusement parmi d'épaisses liasses de documents jaunis, lorsque finalement une lueur satisfaite passa dans son regard.

« - Oui, je crois me souvenir à présent… » Commença-t-il, hésitant. « Il me semble en effet, avoir vu Lord Ilius chercher ces même contrats de propriétés. Quelle coïncidence formidable, n'est-ce pas ? Surtout de la part du Lord archiviste. Quelqu'un de si méticuleux… C'était, bien sûr, avant cette sinistre affaire qui l'a mené au cachot.
- Quelle est votre opinion à ce sujet ?

- Avec le départ forcé de Gon Ilius, une place se libère pour vous, pas vrai ? » fit Jones, l'air mauvais. « Quelque part, vous avez dû voir ça d'un bon œil, en définitive.
- Quoique vous en disiez, je faisait partie de ceux, nombreux – mais, sans doute, pas encore assez – à condamner les agissements de Lord Ilius. » contesta l'archiviste, vexé. « D'autre part, les archivistes ont toujours fait preuve de loyauté et en la matière, je n'ai qu'à m'inspirer du dévouement de mon prédécesseur. » Subothay eut un regard glacé pour Amphitryon. « Maintenant, je vous demanderai de partir. J'ai du travail qui m'attend.
- Merci de nous avoir accordé un peu de votre temps. » sourit Jezabel. « Votre aide nous aura été précieuse, n'en doutez pas. Merci encore. » murmura Eilin sur un ton respectueux.
- Vous serez tenus au courant si je retrouve quelque chose vous concernant. » souffla Zhan, visiblement radouci, tandis que les deux aventuriers gagnaient la sortie en silence.

La mine fermée, Jones remontait les longs corridors d'un bon pas, et, à sa suite, Jezabel. La mutante fut contrainte de presser encore la cadence tandis que, sans un mot, ils traversaient le grand hall du bâtiment : de hautes portes, dont les battants étaient rehaussés de cuivre et d'or, donnaient sur une petite esplanade de pavés blancs. Les rayons du soleil soufflèrent leur chaleur bienveillante au visage d'Amphitryon au moment où il gagnait l'extérieur, et ses traits semblèrent s'illuminer lorsque son regard croisa celui de la mutante.

« - J'ai failli croire à ton numéro de dur à cuire, un moment. » fit celle-ci, visiblement amusée.
« - Oui, je sais… Je crois que je n'ai pas eu à trop forcer mon tempérament soupe au lait, en définitive. » répliqua Jones, hilare. « Mais sans tes regard énamourés, notre bon ami n'aurait pas été aussi loquace. Tout le mérite te revient, mon amour…

- Que penses-tu de ses histoires ? L'emprisonnement de Gon Ilius est mêlé à notre affaire, à ton avis ? Tu avais toi-même suggéré qu'il s'agissait d'un coup monté, après tout. » murmura Jezabel, soudainement plus sérieuse.
- Tu sais, ces histoires d'archivistes ne sont rien de plus… Que des histoires d'archivistes, au final. » répondit Amphitryon après un long silence. « Des papiers qui se perdent, ça n'est pas très significatif, au point où nous en sommes. Et puis, Gon Ilius est coupable. Je ne crois pas que les tracas de paperasserie soient pour beaucoup dans notre affaire. »

Jones sentit plutôt qu'il n'aperçut la présence qui s'approchait de lui, silencieusement, depuis un recoin sombre du bâtiment ; pas assez vite toutefois, comme il avisa soudain du contact froid de l'acier d'une lame contre son dos. Un reflet adamantin passa dans le regard de Jezabel au moment où le nouveau venu prenait la parole :

« - Feriez mieux de vous mêler de vos affaires, et de passer votre chemin. » souffla-t-il d'une voix râpeuse, juste au creux de l'oreille de l'aventurier. Amphitryon tenta de se retourner, et, l'espace d'un bref instant, dévisagea son faciès de cauchemar, qu'une large balafre traversait dans de bas en haut. « Pour cette fois, ce sera juste un avertissement. » Une goutte de sang perla le long du coutelas. « Maintenant, cessez de fouiner, car il n'y en aura pas d'autre. »

D'un geste brusque, le Scalp repoussa Jones, lequel manqua de s'affaler sur Jezabel ; presque aussitôt, le regard des aventuriers scruta, indécis, la foule au cœur de laquelle la silhouette fugitive du tueur s'était d'ores et déjà évaporée. Tout autour d'eux, le manège anarchique des badauds, immuable, se poursuivait pourtant. Amphitryon, une expression indéchiffrable dans ses yeux gris acier,

laissa bientôt son attention vagabonder jusqu'aux pavés de grès, qui se teintaient par larmes sporadiques d'un funèbre éclat vermillon.

Leto se resserre

Le Scalp s'enfonçait plus avant dans les bas quartiers, filant, la mine basse, à travers le méandre des étroites ruelles. Peu à peu, les passants se firent plus rares : seuls quelques mendiants désœuvrés, trop imbibés même pour quémander une pièce, cuvaient à même le caniveau, depuis lequel montaient des relents aigres de pourriture et d'immondices. Les bâtiments de pierre avaient progressivement cédé la place à des baraques de torchis, qui s'alignaient en venelles si étriquées qu'elles laissaient tout juste le passage pour deux personnes de front. Une fille de joie à l'aspect misérable héla faiblement le Scalp, tandis qu'il s'arrêtait devant la façade d'une bâtisse à l'aspect miteux. Frappant trois coups sonores contre la porte bardée de fer, il patienta quelques instants, sans prêter attention au manège de la putain ; au moment où, finalement, le battant s'ouvrait avec un grincement strident, il lui adressa pourtant un rictus cauchemardesque qui arracha à la fille un gémissement affolé.

Il fut surpris de la pénombre qui régnait à l'intérieur. Il se trouvait dans une large remise où la lumière ne s'aventurait qu'à contrecœur semblait-il, descendant depuis des sortes de soupiraux percés sous le plafond bas. Une poignée de silhouettes indistinctes s'activaient, en silence : vérifiant des listes de fournitures, entreposant des rangées de caisses à même le sol de terre battue, indifférentes pour tout dire à la présence du Scalp. Des lourdes jattes alignées contre le mur montaient un parfum chargé d'épices, qui se mélangeait à l'odeur plus diffuse de l'argile.

A l'extrémité de l'entrepôt, un petit vestibule menait à une porte de chêne vermoulu. L'espace d'un instant, le contre-jour aveugla le tueur tandis qu'il pénétrait un vaste salon de marbre étincelant. De hautes colonnades s'élevaient en demi-cercle tout autour de l'atrium ; une fontaine intérieure cascadait jusqu'à se

perdre dans un chatoyant désordre de plantes exotiques. De larges tentures écarlates étaient tendues jusqu'au plafond, dont les ogives couraient en arabesques élégantes de pierre taillée. La grande salle avait la forme régulière d'un ovale, d'où partait une série de longs corridors, eux aussi tout de marbre éclatant et qui menaient aux différentes parties du salon de massage ; sans marquer d'hésitation, le Scalp emprunta le plus large des couloirs, dont les parois étaient munies d'alcôves richement décorées. Réajustant sa redingote avec un geste nerveux, il pénétra finalement l'imposant bureau qui se trouvait à l'extrémité de celui-ci.

« - Et bien, on peut dire que tu ne t'es pas pressé. » Confortablement installé dans son large fauteuil de cuir, Zopher Sten accueillit le tueur avec une moue glaciale.

Le patron du salon de massage de Prosperity était un homme massif, dont le visage rougeaud arborait une fine moustache impeccablement taillée, de même que son costume anthracite.

« - C'est que j'ai eu beaucoup à faire… » Commença le Scalp.
« - A commencer par entamer une vendetta totalement hors de propos. » Le coupa Sten. « Tu n'es pas sans savoir qu'Amphitryon dispose de la protection de la Comtesse, pourtant. Nous attaquer à lui ne ferait que renforcer la vigilance d'Ivy.
- Mais Jones a…
- Ca suffit. A l'avenir, laisse les vieilles rancoeurs de côté, et n'oublie pas pour qui tu travailles. C'est tout ce que je te demande, et au prix où je te paye, ça n'est pas trop exiger. »

Pendant un moment, un pesant silence régna sur le bureau, dont chacun des meubles finement ouvragés était rehaussé d'or et de

bronze. Un faible rayon de soleil perçait depuis les stores de la fenêtre, plongeant la pièce dans une atmosphère moite de complot.

« - Jones est déjà sur la piste de Gon Ilius. » reprit le Scalp, lorsqu'il eut suffisamment retrouvé de sa prestance. « Il ne faudra pas longtemps pour qu'il n'apprenne la vérité sur les cartes, et sur le contrat avec.
- Maudit archiviste ! » Gronda Zopher, dont le poing ganté s'abattit sur le bureau. Son attention se porta sur une feuille jaunie, qu'il froissa avec un geste rageur. « Pourquoi n'a-t-il pas accepté mon offre, tout simplement ? Nous n'aurions pas été contraints d'en arriver à de telles extrémités. »

Le Scalp trottina d'un pied sur l'autre, visiblement gagné par la nervosité. Son visage, horriblement défiguré, affichait ce qui aurait pu passer pour une expression circonspecte. Machinalement, ses mains se portèrent à la crosse des deux pistolets passés à sa ceinture.

« - Je peux m'en charger, si c'est un soucis. » murmura-t-il finalement de sa voix caverneuse.
« - Non… Non, attendons pour l'instant. » Fit Sten après une courte réflexion. « Après tout, nous ne savons ce qu'il a découvert pour l'instant. Nous aurons tout le temps de nous occuper de ça, mon ami. De toute façon, la présence de fouineurs était inévitable.
- Un gentleman est mort, à ce qui se dit. »

Un bref silence.

« - Cela risque d'attirer d'autres gêneurs. » reprit le tueur.
- Oui. C'est regrettable, mais il n'y avait pas moyen d'y couper. Il commençait à s'approcher de trop près. » Le ton de Zopher était à présent affable, presque distant. « Une manœuvre de l'archiviste, à

n’en pas douter. Quoiqu’il en soit, nous n’aurons bientôt plus à nous tracasser de lui. Maintenant, laisse-moi, veux-tu ? Il nous faudra bientôt plus de main d’œuvre pour assurer notre prochaine livraison. Tu sais ce qu’il te reste à faire. »

I Wanna go where the action is

« - J'ai bien idée d'un endroit où nous pourrions trouver des informations. » Grogna Jones, tandis qu'il se frayait péniblement un passage parmi la cohue.

Accompagné de Jezabel, l'aventurier remontait l'une des longues avenues marchandes de la cité, à rebours d'un flot interminable de badauds. A chaque instant, Amphitryon était contraint de jouer des coudes pour rester au niveau de la mutante, laquelle se faufilait sans difficulté au milieu de la foule. Il marqua une brève pause, le temps de houspiller un passant particulièrement gênant, puis, ayant repris son souffle, poursuivit :

« - Mais d'abord, il va falloir nous débarrasser de ceux-là. »

Eilin acquiesça tandis que, du regard, il désignait la douzaine de coupe-jarrets qui les suivait, une vingtaine de mètres en retrait. A dire vrai, leurs poursuivants ne se donnaient pas grand mal pour passer inaperçus : Jezabel les avait repérés quelque temps plus tôt, au moment où ils s'étaient arrêtés à une échoppe pour commander des Kalaminhis, ces espèces de sandwiches locaux que vendaient des colporteurs à chaque coin de rue. Amphitryon saisit soudain la main de la mutante, et entreprit de la mener à travers une série de courtes allées pavées. Comme ils s'éloignaient à présent des quartiers commerçants de Prosperity, la foule s'éclaircit progressivement, jusqu'à se résumer, en définitive, à quelques badauds qui, la tête basse, allaient d'un pas pressé à travers les rues désertes. Du coin de l'œil, Jones suivait le manège de leurs poursuivants, lesquels accélérèrent bientôt l'allure, afin de ne pas se laisser distancer ; aussitôt, l'aventurier bifurqua dans une nouvelle ruelle, dont la trame

torturée était surmontée, à intervalles réguliers, de lourdes arches de pierre taillée.

La petite troupe qui les suivait s'engagea à son tour dans le passage : vêtus de surcots de cuir bouillis et de chemises crasseuses, les quelques costauds qui menaient la traque, et dont les visages patibulaires exprimaient une exultation bestiale à l'approche du combat, échangeaient déjà des fanfaronnades à qui mieux-mieux. Leurs lourdes bottes ferrées résonnaient encore contre le pavé lorsqu'ils débouchèrent finalement, le souffle court, sur une petite arrière-cour à l'aspect miteux ; pas de trace, pourtant, ni d'Amphitryon ni de Jezabel ! De hauts immeubles encadraient le cul-de-sac en un carré approximatif, dans un coin duquel étaient entassées grossièrement une pile de cagettes de légumes à l'aspect défraîchi.

« - Où est-ce qu'ils ont bien pu passer ? » rugit l'un des voyous, dont le crâne rasé, empourpré par l'effort, était couvert d'un entrelacs complexe de cicatrices.

Un bruit formidable de choc lui répondit, bientôt accompagné d'un gémissement indistinct. Fermant la route aux brigands, Jones se tenait tranquillement dans le passage de la ruelle, une planche de bois à moitié pourrie encore à la main ; à ses pieds, un gaillard, dont la chemise blanche se teintait déjà de rouge, s'étreignait le visage d'une main tremblante. Amphitryon se contenta d'un bref haussement d'épaules, lorsque Eilin, qui se tenait quelques mètres en retrait, le questionna du regard.

« - Tu sais ce que ce bon vieux Wilson Fargo dirait, s'il était là ? » fit Jones à la cantonade.
« - Qui ça ? » souffla la mutante, visiblement décontenancée par la tournure des événements.

« - Peu importe. » L'aventurier, hilare, brandit son gourdin avec un geste théâtral, puis, à l'intention des ruffians, il reprit : « S'il était là, ce bon vieux Wilson Fargo dirait : qu'est-ce qu'on attend ? »

L'échauffourée fut courte, mais néanmoins d'une réjouissante brutalité.
Un violent coup de coude cueillit le premier des voyous tandis qu'il se précipitait en direction d'Amphitryon ; aussi soudainement, celui-ci plongea à terre pour éviter l'attaque d'un nouvel adversaire, qu'il faucha d'une rapide balayette. Jezabel bondit hors de portée de la charge de ses ennemis : d'une habile pirouette, elle gagna le sommet de la pile de cagettes, juste au moment, où ! Se saisissant de l'un des ruffians, Jones le projetait en plein sur l'empilement grossier de caisses. Eilin sauta à bas de son perchoir, genoux en avant, sur la poitrine d'un autre brigand, lequel roula à terre sous la violence du choc ; à l'instant précis, en réalité, où son compère s'écrasait dans un fracas assourdissant tout de bois brisé et de légumes écrasés.

Un des voyous se saisit du veston d'Amphitryon, entravant ses mouvements tandis que d'autres, déjà, approchaient ; l'aventurier se débattit avec des gestes frénétiques, puis, à force de contorsions, parvint à se défaire de son gilet, qu'il saisit au vol : tirant d'un coup sec sur l'étoffe, il déséquilibra son adversaire, avant de l'envoyer au tapis d'un solide coup de poing. Une raisonnable confusion régnait à présent sur la petite cour, qui résonnait de la cacophonie du combat, et, déjà, les plaintes des blessés se mêlaient aux rugissements des combattants encore valides. Acculée contre un mur, Jezabel contenait tant bien que mal les assauts de ses ennemis : se saisissant d'un cagette, elle para l'attaque de l'un des ruffians, dont le bras resta encastré dans lattes de bois ; d'une poussée, elle l'envoya mordre la poussière tandis que, contrebalançant l'élan de son adversaire, elle éliminait un autre voyou d'un fulgurant coup de pied sauté. Elle se laissa couler hors de portée de la charge d'un nouvel opposant, et,

dans un souffle ; Amphitryon parut se matérialiser derrière lui, abattant le tranchant de sa main sur sa nuque sans défense.

Il y eut une soudaine accalmie, comme les agresseurs reprenaient péniblement leur souffle, faisant le décompte de leur blessés. Comme dans l'espoir de le mettre au défi, Jones eut un regard carnassier pour un de ses ennemis, un solide gaillard qui pointait des yeux envieux sur le gourdin improvisé qui reposait à présent à terre. Une moue d'hésitation se dessina sur ses traits grossiers comme son attention passait successivement de l'aventurier au bâton, puis, soudain, il n'y tint plus : faisant volte face, il s'élança à toute blinde, entraînant dans sa fuite ceux de ses camarades encore en état de courir.

Tandis qu'il époussetait avec nonchalance sa chemise de coton rouge, Amphitryon adressa un regard amusé à Jezabel, dont le visage s'éclaira d'un sourire épris.

« - Rien ne vaut la satisfaction simple d'un corps à corps, n'est-ce pas ? » Souffla Jones.
« - Nous ne devrions pas traîner ici. » le rabroua Eilin, toujours souriante malgré tout.

Avec des gestes chaloupés, l'aventurier s'accroupit près de l'un des voyous qui restaient là, encore inconscients, avant d'entreprendre de le fouiller.

« - Pourquoi en avaient-ils après nous ? » demanda la mutante. « De simples truands s'en seraient pris à une cible plus facile, n'est-ce pas ? Il y a autre chose.
- Effectivement. » Du doigt, Amphitryon désigna le tatouage dont l'entrelacs violet se distinguait nettement sur la paume du ruffian. « Ce sont à des légionnaires que nous avons eu à faire. Un cadeau du vieux Leto, à n'en pas douter… »

Jones parut sur le point d'ajouter quelque chose lorsque, soudain, le trémolo croissant d'une cavalcade résonna jusque dans la petite cour. Le bruit, cadencé, se rapprochait nettement à présent, et Amphitryon se redressa brusquement, aux aguets.

« - Des renforts ?
- Non, je ne pense pas. » Le visage de l'aventurier exprimait désormais la gravité et le doute tout à la fois. « Ce sont des gentlemen qui s'amènent, et, contre eux, pas question d'utiliser la force. »

Amphitryon et Jezabel échangèrent un regard inquiet, lorsqu'une silhouette se découpa soudainement de l'ombre d'une haute arcade, emmitouflée dans un lourd manteau aux couleurs passées. Eilin s'apprêta à se mettre en garde au moment où le nouveau venu, relevant un pan de son chapeau à larges bords, la gratifia d'un sourire énigmatique.

« - Venez, suivez-moi ! » fit-il dans un souffle. « Je sais qui vous recherchez, croyez-moi. Venez, si vous voulez échapper aux Technomanciens. Je peux vous mener à elle ! »

Un nouveau départ

Philia Antelios se réveilla. Ses paupières étaient douloureuses, et sa bouche, pâteuse ; ses lèvres craquelées étaient constellées de grains de sable. Il tenta de se relever, avec des gestes engourdis, tandis que ses yeux s'habituaient progressivement à la clarté puissante du soleil. Au loin, la ligne de l'horizon séparait le bleu éclatant du ciel de l'azur des flots. Rien, à perte de vue, que la mer. La terre ferme se limitait à un minuscule îlot, qui s'étendait en un cercle approximatif de deux mètres environ de diamètre ; et, en son centre, les pieds nus de l'officier, dont le pantalon était retroussé à hauteur des genoux. Antelios réajusta sa veste à galons, et laissa son regard vagabonder dans le lointain, puis, prenant une profonde inspiration, il s'avança de quelques pas, jusqu'à dépasser les limites de son atoll. L'eau lui arrivait jusqu'aux chevilles à présent, mais il apparut bientôt qu'il ne s'enfonçait pas plus profondément : il semblait suivre une sorte de sentier qui se découpait, à quelques centimètres sous la surface. Et, de part et d'autre du chemin, la promesse ténébreuse de l'abysse sans fin de l'océan. Une frayeur fugitive gagna Philia, avant de céder rapidement la place à un apaisement profond. La route ne se découpait-elle pas, après tout, sous ses pas tandis qu'il avançait ? Soudain, il remarqua que la mer n'était plus d'azur, mais de pourpre et d'écarlate ; et la crête des vagues se paraît d'une écume argentée qui brillait d'un éclat froid sans cesse changeant. La main d'Antelios se porta à la garde de son glaive, mais ses doigts se refermèrent sur le vide. Au même moment, il recula d'un pas hésitant, et, aussitôt, les flots déployèrent leurs bras puissants pour l'engloutir ; mais le marin pourtant, sentit la paix triomphante l'envahir tandis qu'il sombrait, peu à peu, jusqu'au plus profond du noir abîme.

Philia Antelios se réveilla. Ses paupières étaient douloureuses, et sa bouche, pâteuse ; ses lèvres craquelées par la déshydratation. Il tenta de se relever, avec des gestes engourdis, tandis que ses yeux s'habituaient progressivement à la clarté puissante du soleil qui perçait depuis la fenêtre de sa chambre. A nouveau, le sourd tumulte résonna, le même grondement effrayant qui l'avait réveillé et dont la puissance semblait faire trembler jusqu'aux murs de la petite cabane. L'officier se redressa, péniblement. Assis au bord de son lit, il tenta de chausser ses bottes de cuir : un long moment s'écoula avant que, étouffant un juron, il ne s'avise qu'il ne les avaient pas ôtées la veille et qu'elles étaient encore à ses pieds. Il réajusta sa veste à galons, et laissa son regard vagabonder alentours, puis, prenant une profonde inspiration, il s'avança de quelques pas, jusqu'à gagner l'extérieur. Le souffle frais de l'air marin lui cingla le visage aussitôt qu'il fut sorti, et Antelios, soudain gagné par une profonde sensation de contentement, passa sa main dans sa chevelure clairsemée avec une expression rêveuse.

« - La nuit a été courte, à ce que je vois. »

Philia se retourna pour aviser de la silhouette de Lowek Kar, plongée dans la pénombre et qui le toisait d'un air amusé. Le pirate, comme à son habitude, portait une chemise à jabots aux couleurs passées, ainsi que de hautes cuissardes de cuir ; deux poignards étaient passés à sa ceinture, et son visage, d'ordinaire dur, était encadré d'une épaisse tignasse de cheveux bruns.

« - Alors, les rumeurs qui courent disent vrai. » répondit finalement Antelios. « Zool Angband t'a chargé de me surveiller, n'est-ce pas ? » puis, sans attendre de réponse : « Crois-moi, je n'ai pas l'intention de retourner voir mes amis impériaux. Enfin, libre à toi de me suivre, si tu n'as rien de mieux à faire de tes journées. »

Lowek répliqua par un sourire entendu, et emboîta le pas de Philia tandis que celui-ci remontait le sentier à flanc de colline. La ville avait été bâtie sur une combe, prise en étau par la mer et de hautes falaises de calcaire blanc, sur les parois desquelles s'entassaient des baraques construites à la va-vite. Antelios lui-même logeait dans l'une de ces cabanes, loin au-dessus du vacarme permanent des chantiers navals ; trop loin pourtant, à son goût, du parfum enivrant de l'air marin et des plages de galets. Un bras de terre long d'un kilomètre formait une anse autour de la baie, avançant ses reliefs déchiquetés en une courbe grossière depuis l'extrême nord jusqu'à l'est. Ainsi, la demi-douzaine de navires – des goélettes destinées à la contrebande pour la plupart, ainsi qu'un ou deux bâtiments plus lourdement armés – qui mouillaient dans la rade étaient dissimulés à la vue de tous, à l'abri des patrouilles de gardes-côtes qui sillonnaient sans relâche le golfe de Sciron.

Tout ceci, pourtant, était visible depuis le chemin où se trouvait Philia. Le sentier avait laissé la place à une route large et bien entretenue qui serpentait le long de la colline, s'élevant régulièrement au-dessus des dernières habitations. A nouveau, le puissant grondement résonna, depuis quelque part au-dessus de Antelios, et la terre parut vaciller autour de lui, dans un nuage de poussière blanche et de gravillons. L'officier poursuivait sa marche, sans se soucier ni du soudain tumulte ni de la présence de Lowek Kar, qui cheminait derrière lui ; si bien que le pirate, enfin, fut contraint de presser le pas pour rester à sa hauteur.

« - Quitte à en être pour une balade au pas de course, autant savoir : qu'est-ce que vous espérez trouver là-haut, au juste ? » fit celui-ci, le souffle court.

« - Et bien, voilà des semaines qu'ils me gâchent la vie, nuit et jour, avec leur vacarme. J'aimerais bien savoir ce qu'ils vont sortir de là

bas, enfin. » répondit Philia. « Depuis le temps qu'ils creusent, ils vont bien finir par finir par atteindre le Hellden, pas vrai ?
- Vous ne savez donc pas ? » Lowek, toujours cheminant, le regardait à présent avec des yeux ronds. « Angband ne vous a pas mis dans la confidence, alors. Il semblerait qu'il vous fasse moins confiance encore que ce que je croyais. »

Pendant un long moment, les deux hommes continuèrent de marcher, sans un mot. En silence, le flibustier étudiait son camarade du regard, l'air pensif. Puis, sur un ton de conspirateur :

« - En fait, vous ne croyez pas si bien dire. Et si ce n'est pas au Pays Fantôme que ces tunnels mènent, c'est dans un lieu plus secret encore. » Ses yeux brillèrent d'une lueur de mystère fugitive, et ce fut bientôt autour d'Antelios d'arborer une expression d'ébahissement. « Ce n'est pas un mine qu'ils construisent, non ; c'est une route ! Et c'est par cette route, désormais, que nous seront amenées les marchandises… Hors de vue des gentlemen, et des indiscrets de toutes sortes. »

Philia méditait encore ces paroles lorsqu'il débouchèrent sur une espèce de carrière à ciel ouvert : la paroi de la falaise avait été taillée en un mur régulier de calcaire blanc, que le soleil matinal paraît d'un éclat aveuglant. Une galerie se dessinait dans la roche, haute comme deux hommes et presque trois fois plus large ; ses parois, étayées par de solides poutres de frêne, s'enfonçaient jusqu'à disparaître tout à fait dans l'obscurité. *Une porte…* Songea encore le marin. *Oui, mais vers quoi ? Vers quelque tanière secrète de Prosperity ?* Et, tout autour, s'activaient une nuée d'ouvriers, dont la plupart étaient des contrebandiers coincés à terre dans l'attente d'une prochaine livraison.

Là, de pleins chariots de pierre étaient halés depuis l'intérieur du tunnel jusqu'à un terre-plein où ils étaient pelletés en tas grossiers ; là, un contremaître braillait ses ordres à une cohorte de silhouettes blanchies par la poussière ; là, encore, une équipe de charpentiers s'affairait autour d'un treuil, dont la plateforme vermoulue, suspendue au-dessus du vide, grinçait sous l'effet du vent. Soudain, Philia avisa de la demi-douzaine de formes indistinctes, qui filaient à toute blinde depuis les profondeurs de la galerie. Il eut à peine le temps de porter ses mains à ses tempes, lorsqu'une épouvantable déflagration éclata, couvrant sans peine la cacophonie du chantier, ébranlant les poutres du tunnels - si bien que, l'espace d'un instant, le marin crût qu'elles allaient se briser, ainsi que des brindilles – résonnant douloureusement jusqu'à l'intérieur même de sa tête. Un nuage de poussière les engloutit bientôt, et Antelios, les larmes aux yeux, fut pris d'une violente quinte de toux. Pourtant, à travers le voile des larmes et de la fumée, il perçut la silhouette impassible de Lowek Kar, dont l'attention semblait toujours fixée sur lui. Aussitôt une pensée figea l'officier : *Pourquoi me dire ça, à moi ?* Puis : *Pourquoi me faire confiance, après tout ce temps ?*

Il s'écoula un long moment, pendant lequel Philia fut perdu, seul dans ses réflexions, dans un monde qui lui semblait plus fantasmatique que celui qu'il avait quitté au petit matin. Finalement, des voix s'élevèrent : des exclamations, qui sonnaient aux oreilles d'Antelios comme des cris de joie, encore qu'il n'en eût pas la certitude ; et le nuage parut peu à peu se dissiper, emporté par les rafales puissantes de l'air de la mer. A travers les ultimes lambeaux de fumée, le marin crût apercevoir, là, depuis les tréfonds de la galerie, deux yeux rouges posés sur lui, et une crainte envahit soudain son cœur, tandis que les acclamations s'élevaient partout alentours : *Et s'ils n'avaient plus rien à craindre de moi ? Et si, maintenant que leur petit trafic est en place, ils n'avaient plus besoin de mes services ?*

Où ont lieu certaines révélations

Dix-huit ans se sont écoulés depuis la chute de Galmora, qui vit les Dieux abattre un terrible déluge de feu sur la grande cité de l'Ouest, et quitter les rivages de l'Empire pour gagner l'île sanctuaire de Metropolis. Il est dit que c'est par l'un des leurs que les Puissants furent trahis, et leur Artefact, saboté ; Ils chassèrent Havelock, le maudit, dont les complots avaient été la cause de tout le mal mais, au moment d'abandonner à leur sort les peuples de Kheleb, Ils furent pris d'un doute. Ils se souvinrent alors des paroles de Noronwë, leur père, qui, des éons auparavant, avant même la venue des humains, les avait condamnés à veiller sur le monde. Leurs cœurs étaient lourds lorsque, pour la première et dernière fois, Ils mirent en marche l'Artefact, la machine merveilleuse bâtie par Lango et qui devait Leur permettre de se régénérer ; et ainsi, Ils libérèrent les brumes mutagènes, qui annonçaient la venue des Elus.

Nombreux sont ceux qui croient que la volonté des Dieux s'échoua sur les contreforts de la Fourche, et, avec elle, le voile de mutation. Il y eut pourtant des Llowedôn, ainsi qu'on les nomme dans le nord de l'Empire, pour régner sur les montagnes durant les quelques années qui précédèrent l'indépendance. Mais, lorsque le pouvoir à l'Ouest parut s'affaiblir et se désintéresser du sort des provinces lointaines, Prosperity mena la coalition des cités libres vers la voie de l'autonomie. Ce fut une époque troublée, pleine de chaos et de violence, et des quelques Elus qui refusèrent de partir, la plupart furent tués lors de pogroms menés par des foules pétries de haine et de rancœur.

De nombreuses rumeurs couraient pourtant sur Miss Mado, et Amphitryon en savait déjà la plus grande part ; aussi, il resta interdit tandis qu'il s'avançait dans le petit salon qui lui servait de cabinet.

L'air était lourd de la senteur de l'encens, et les murs de la pièce étaient couverts de tentures aux couleurs chamarrées. La voyante se tenait au centre, assise en tailleur, laissant ses six bras onduler au rythme d'une musique qu'elle seule paraissait entendre. Sa peau d'ébène était luisante et délicatement parfumée ; mais pour splendide que fut sa mise, ce furent ses yeux qui captèrent l'attention de Jezabel : son regard brillait d'intensité dans la pénombre du boudoir tandis qu'elle étudiait ses visiteurs avec une expression amusée.

« - Voici donc Huriyet, dont la venue m'a été depuis si longtemps annoncée.
- Vous… Une Elue, ici ? » la coupa Eilin, incapable de contenir plus longtemps sa surprise.

Amphitryon adressa à la mutante un regard de désapprobation fugitif, lorsque Joko refit son apparition dans un bruissement étouffé de tentures. L'aventurier, toujours luisant de sueur après la brève poursuite qui avait suivi la rencontre avec les légionnaires, remarqua que, pour sa part, le nouveau venu ne semblait pas avoir été affecté par la course ; emmitouflé dans son manteau aux couleurs depuis longtemps oubliées, l'étrange acolyte de la voyante servit quatre tasses de thé avec un sourire indéchiffrable. Son aspect, plus que modeste, tranchait avec l'impression d'opulence qui se dégageait des lieux. Tout ici n'était que cascades de taffetas écarlates, miroirs finement ouvragés d'or et de cuivre ; le tapis aux motifs compliqués disparaissait sous un invraisemblable amoncellement de coussins soyeux aux teintes chaudes, à l'exception d'une petite table basse de verre qui trônait au centre de la pièce.

« - Pourquoi être surprise de me voir ici ? » reprit Miss Mado. « Bien sûr, il y en a pour penser que nous autres n'avons plus notre place ici, et que les Elus de l'Empire ne sont pas les bienvenus dans la ligue des

Montagnes. » elle laissa filer un silence, songeuse. « Mais les sensibilités même les plus… véhémentes, dirons-nous, peuvent s'accommoder de quelques compromis lorsqu'il s'agit de s'adjuger les conseils d'une enchanteresse.
- Miss Mado est capable de voir l'avenir. » opina Amphitryon, comme il prenait place sur l'un des coussins. Il examina la tisane que lui tendit Joko avec un air circonspect, puis reprit : « Enfin, c'est ce qu'elle dit, en tout cas. Les nobles lui ont fourni cette cachette, et de quoi vivre confortablement. En échange, elle leur prodigue ses conseils. »
- Nous sommes à la recherche d'informations. » le coupa Eilin.
« - Ce ne sont pas des informations que vous cherchez, mais un homme. » La voix de Mado était lointaine, à présent. « Un homme, capable de vaincre un gentleman. Mais la grande araignée de métal, elle aussi, vous cherche ; et, dans l'ombre, elle tisse sa toile, prête à vous dévorer. »

Il y eut un bref silence, seulement peuplé des ombres dansantes que projetait la lueur hésitante des bougies. Visiblement exaspéré, Amphitryon reprit finalement la parole :

- Et bien, avec ce genre de conseils, je ne vois pas ce qu'on pourrait demander de plus. Je suppose qu'avec un tel signalement, on ne devrait pas avoir de mal à reconnaître notre larron après tout. Une araignée métallique géante, ça n'est pas le genre de choses qui court les rues. » Puis, se tournant vers Jezabel : « Désolé de t'avoir traîné ici, je crois qu'on n'obt…
- Ecoutons ce qu'elle a à dire. » répondit la mutante, qui foudroya l'aventurier du regard.
« - Le mal rôde, tout autour de nous. Un mal ancien, qui a mené ses pièces en secret, et se tient maintenant prêt pour le coup de grâce. » reprit l'enchanteresse. « Des choses vont se finir, qui auraient dû

s'achever il y a longtemps. Car ce ne sont pas les spectres du passé qui sont à vos trousses, mais le fantôme des choses à venir qui attend de frapper. »

Une nouvelle pause. Jones lança un regard lourd de sens à Eilin, juste au moment où Miss Mado, presque sanglotante, poursuivait finalement :

« - Où regarder ? Demande l'intrépide. Et le sage répond : Là où la terre saigne, car c'est de là que provient tout le mal. C'est vers le sud que doivent se tourner vos regards maintenant, vers les Badlands où l'homme marchande l'homme, comme il l'a toujours fait.
- Des esclavagistes ? Je pensais qu'on n'en trouvait plus guère, même au plus profond des marécages. » Questionna Amphitryon, tout à coup sur le qui-vive. « Et quel rapport auraient-ils avec notre affaire ? »

Mais la voyante ne semblait plus leur prêter attention à présent, et son regard voilé se perdait dans l'esquisse sans cesse changeante des volutes qui s'élevaient de sa tasse de thé. Les aventuriers, incertains quant à la conduite à adopter, attendirent pendant un moment en silence ; puis Joko, toujours posté dans un coin de la pièce, leur adressa un signe de tête entendu. Ils se relevèrent sans un bruit, et, guidés par l'assistant de l'Oracle, ils longèrent un étroit corridor qui donnait sur la ruelle anonyme par laquelle ils étaient entrés. Par les fenêtres exiguës s'écoulait une obscurité oppressante, comme une bête tapie dans l'ombre : au-dehors, une nuit noire était tombée et Amphitryon se rendit compte qu'en dépit des apparences, de nombreuses heures avaient dû s'écouler depuis le début de leur visite. Les pensées se bousculaient dans son esprit lorsque finalement, Jezabel coupa court au silence recueilli qui les accompagnait :

« - Lorsque nous sommes arrivés, Mado m'a appelé Huriyet. » fit-elle dans un souffle. « J'ai beau essayer de m'en défaire, plus j'y pense, et plus cela m'intrigue. Je me suis dit que vous pourriez m'aider… Connaissez-vous le sens de ce mot ?
- Et bien, j'ignore ce qu'elle a voulu dire précisément par là. » répondit Joko après un long moment. Il afficha derechef son sourire mystérieux, avant qu'ils n'arrivent enfin au seuil de la porte, qu'il ouvrit avec un geste cérémonieux. Alors qu'ils retrouvaient l'air glacé de la nuit, il reprit : « Tout ce que je sais, c'est que c'est un mot d'un dialecte parlé par quelques tribu des Badlands… Dans cette langue, Huriyet signifie 'liberté'. »

Il était une fois… Le destin de la troisième cohorte

Marl Kohlevac boitilla péniblement jusqu'à une souche à la lisière du campement, avant de s'y affaler avec un grognement rauque. Sa grimace n'était pas tant un avatar de la douleur lancinante qui remontait depuis son genou gauche, que l'expression de son humeur actuelle : avisant de la nuée des Arachsinges qui, à quelques centaines de mètres de là, dévalaient la colline dans un nuage épais de poussière, son visage se renfrogna encore et il lâcha un crachat bruyant en signe de mépris. Quatre jours seulement s'étaient écoulés depuis l'annonce de la mort d'Aries Leto, et moins d'une semaine depuis l'apparition de l'intrus qui s'était joué d'eux ; mais les rêves de liberté et de gloire qui avaient bercé les soldats un temps durant semblaient soudainement avoir fait long feu. Une colonne de gentlemen était arrivée au matin, et défilait encore en bon ordre à travers le camp. Déjà les branches des arbres s'alourdissaient des premiers fruits de la rébellion : une demi-douzaine de soldats avaient été pendus dans la matinée, tant parmi les meneurs de la troupe que parmi les soudards les moins disciplinés.

« - Il semblerait que le vent ait tourné. » la voix, à peine plus qu'un murmure, suffit pourtant à tirer Marl de sa rêverie. « Désormais, pour les amis de Leto, il va falloir garder profil bas. »

Un frisson parcourut l'échine de Kohlevac lorsque son attention se porta sur la silhouette acérée du vétéran qui se tenait à quelques mètres de là à peine, à l'orée du bois et dont la présence lui avait jusque là échappé. Enveloppé dans une vareuse militaire à l'aspect miteux, le nouveau venu portait au surplus de hautes bottes de cuir usé ; une longue rapière battait contre son flanc, dont le

pommeau d'argent ciselé était sculpté à l'effigie d'une hydre tricéphale. Sa figure en lame de couteau, sans âge, était rejetée dans la pénombre par sa capuche à bords larges. Quoiqu'il fût de toute évidence un soldat expérimenté, ses traits ne paraissaient pas familiers à Marl, qui s'avéra incapable d'associer un nom à son visage.

« - Faudrait pas compter sur moi pour me débiner, même maintenant que le vieux a cassé sa pipe. » répondit finalement Kohlevac, maussade. « Il y en a peut-être dont la loyauté se monnaye, mais je ne fais pas partie du lot, pour sûr.
- Hermann le Gaucher, quatrième bataillon. » conclut l'autre avec un sourire. Puis, lui tendant une main ferme pour l'aider à se relever : « Content de voir qu'il y en a pour qui l'honneur a encore du sens. Allons faire une balade, tu veux ? »

Ils longèrent bientôt un chapelet de tentes, alignées approximativement et couvertes de toile grossière passée au goudron. Quelques soldats aux mines défaites s'affairaient çà et là ; le faible glouglou des marmites se faisait entendre par intermittence ; un peu plus loin, un solide gaillard, âgé d'une vingtaine d'années tout au plus lavait son uniforme à coups vigoureux de battoir.

« - D'après ce qui se dit, les gentlemen comptent faire preuve de clémence envers les gars de la troupe. » Le regard de Hermann se perdit dans le lointain, à la lisière du bois où se balançaient doucement les cadavres des pendus. « Plus question de porter l'uniforme, bien entendu. On va devoir retourner à la vie civile, mais je pense que beaucoup des jeunots ne seront que trop heureux de se trouver une donzelle à eux et de faire leur petit bout de chemin loin de tout ça. »

A nouveau, ils retombèrent dans le silence. L'expression de Marl était pensive, à présent ; sur son visage rude se lisaient à parts égales la rancœur et un désespoir muet. Leurs pas menaient les deux hommes plein est, jusqu'à la lisière orientale du campement. Dans le lointain, des nuages noirs et menaçants s'amoncelaient au-dessus des montagnes, annonçant la venue prochaine d'un violent orage. Enfin, ils arrivèrent devant la tente de Kohlevac : les vieilles toiles rapiécées paraissaient avoir fait plus que leur temps, de même que la lampe à pétrole noircie, laquelle, sous l'effet des rafales épisodiques, se balançait à son crochet rouillé avec force grincements. Un large ballot de linge était posé négligemment devant l'entrée, d'où dépassait une veste d'uniforme roulée en boule et maculée de terre. A quelques pas de là, la lourde flamberge du vétéran était suspendue à un guéridon de fortune, projetant son éclat froid et sans cesse changeant alentours.

« - C'aura été une belle aventure, n'est-ce pas ? » Souffla Hermann, nostalgique.

Perdu dans ses pensées, Kohlevac marqua un long silence. Enfin, il répondit :

« - Ils n'ont pas le droit de m'enlever ça. » Sa voix rauque résonnait d'une détermination nouvelle, dure comme l'acier. « Je leur ait donné mes plus belles années ; alors, maintenant, ils ne peuvent pas me jeter, comme si je n'étais qu'un outil plus bon qu'à remiser au débarras. Pas question d'abandonner, même maintenant. Surtout maintenant.
- Peut-être, mais que faire ? » reprit le Gaucher, compatissant. « Tout ça, c'est de la politique, et ça se discute en haut lieu. » Il prononça ces derniers mots avec une mine de dégoût. « Nous autres, on est juste

assez bon pour embrocher l'adversaire avec une épée, en le regardant droit dans les yeux. Qu'est-ce qu'on peut faire à tout ça, au juste ?
- Je… Je ne sais pas… » bafouilla Kohlevac, visiblement désorienté.

La colère déformait ses traits livides, sans qu'il sache précisément contre qui la diriger. De dépit, il envoya bouler au loin un petit baquet d'eau d'un formidable coup de pied, tandis qu'une imperceptible moue de satisfaction se dessinait sur le visage de Hermann. A cet instant précis pourtant, un gentleman s'approcha au rythme chaloupé de sa monture, dévisageant les deux soldats d'un air mauvais ; sans qu'il ne parût y prêter attention, sa canne se balançait de façon menaçante dans l'air soudain chargé de tension comme il les dépassait sans un mot. Il menait son Arachsinge avec assurance parmi les allées irrégulières du campement, et le vétéran le regarda s'éloigner avec un soupir de soulagement.

« - Qu'est-ce qu'on vaut, après tout, nous seuls, au milieu de tout ça ? » gronda le Gaucher. Il adressa un regard entendu à Marl, puis : « Pourquoi est-ce que les dignitaires de la Fourche se soucieraient de simples troufions, tant qu'ils ont ces prétendus surhommes pour veiller sur leur frontières ? »

L'espace d'un instant, il crut que l'autre n'allait pas mordre à l'hameçon. Il suivit alors les yeux de Kohlevac, qui semblaient désormais embrasser le panorama à l'Est. D'épaisses coulées de brumes descendaient depuis les montagnes, et, au-delà, la forêt de Daed et les terres secrètes du Pays Fantôme.

« - Je vais aller au Hellden. » murmura Marl. Sa voix avait la froide résolution de qui énonce une sentence, lorsqu'il reprit : « Je me plierais à leurs règles, je passerai leurs épreuves ; et eux, ils m'enseigneront les mystères de leur pouvoir. » Son regard étincela

d’une fugace lueur de folie pure : « Et alors, lorsque enfin je contrôlerai la technologie des Anciens, alors ils ne pourront plus m’ignorer. Les dieux m’en soient témoins : Le vieux Leto aura sa vengeance, et elle ne s’achèvera que dans le sang des vaincus. »

L'Homme qui tombe à pic

La Poulie sortit titubant de l'auberge, faisant jouer négligemment une pièce d'or entre ses doigts. Qu'elle pouvait sembler douce, la vie, à cet instant précis ! Même les noirs nuages de suie que les cheminées crachotaient droit à l'assaut du ciel chargé d'orage ne pouvaient faire pâlir sa bonne humeur, tandis qu'il flânait parmi les ruelles de son pas chaloupé. Attention, malgré tout – attention à ne pas se laisser griser, à ne pas gaspiller le précieux pécule d'une journée de travail. Passant près de la devanture d'une boutique, il étudia sa silhouette dans le reflet de la vitrine : un corps famélique d'adolescent dégingandé, des frusques usées jusqu'à la corde, la mine fatiguée de qui n'a pas dormi dans un bon lit depuis trop longtemps. L'espace d'un moment, il s'imagina dans les atours d'un noble, un manteau de fourrure, peut-être ; les cottes de mailles n'étaient pas pour lui, ça non, mais un bon manteau n'aurait pas été de refus, qui lui tienne chaud durant les longues nuits d'hiver.
Une ville de la taille de Prosperity, après tout, aurait toujours besoin de gamins dans son genre, débrouillards et durs à la tâche. Pourquoi s'en faire ? Il y aurait toujours quelqu'un qui trouverait quelque utilité à ses services : le tout, en définitive, était de trouver la bonne personne. Soudain, il avisa la silhouette qui se dressait devant lui. Ses pas l'avaient mené plus loin qu'ils n'auraient dû, sans qu'il n'y prenne garde ; un frisson parcourut son échine lorsqu'il reconnut la cape rouge, la chevelure de boucles blondes, la forme menaçante du revolver.

« - On a quelques questions à te poser, petit. » Murmura Jones, un sourire sur son visage dur.

L'esprit embrouillé de la Poulie fut pris de cours lorsque ses jambes s'élancèrent soudain : avant même qu'il n'eût pris conscience tout à fait de la présence de la jeune femme derrière lui, il se coula dans une ruelle attenante, ses poursuivants sur ses talons ; les échos des paroles de l'Ombre Ecarlate flottaient à ses oreilles tandis qu'il s'engageait à toute blinde dans une enchevêtrement compliqué de courtes venelles.

Amphitryon ne s'était pas attendu à ça – voir le gamin détaler avant même qu'il ne lui pose une seule question. Sans doute était-ce bon signe, cependant : à s'enfuir de la sorte au moindre signe de danger, il était probable qu'il trempe dans quelque affaire louche, et qu'il puisse donc leur fournir les informations dont ils avaient besoin. L'aventurier s'engouffra dans un étroit passage, et Jezabel à sa suite ; sa cape flottait derrière lui en tourbillons incarnats tandis qu'il dévalait une longue ruelle désertée par les passants. La silhouette bondissante de La Poulie les devançait, une quinzaine de mètres plus loin, et Jones comprit que l'affaire allait se révéler complexe. Le fuyard, pour aussi chaotique que sa course puisse paraître, ne les guidait pas au hasard, mais s'efforçait de regagner des zones plus fréquentées, dans l'espoir de les perdre dans la foule.

Enfin, ils débouchèrent sur une petite placette, où des grappes éparses de badauds déambulaient parmi les longues allées de pins. Nul ne sembla prêter attention à leur manège, et, soudainement ; La poulie en profita pour s'éclipser, se faufilant avec adresse jusqu'à disparaître tout à fait à la vue de ses poursuivants. Et de réapparaître, aussitôt ; un peu plus loin ! A cet endroit, un haut bâtiment formait un hémicycle de grès blanc qui courait d'une extrémité à l'autre de l'esplanade, et dont la façade était bordée de larges terrasses de bois lustré, reliées entre elles par un assemblage complexe d'échelles de toutes tailles.

Jezabel fut la première à remarquer le jeune homme, comme il grimpait quatre à quatre les marches qui menaient au premier niveau : d'un bond agile, elle agrippa la rambarde toute proche, et ; exploitant son élan, pirouetta à son tour sur la passerelle, sur les talons du fuyard. Celui-ci monta encore un étage, puis un autre encore, avant de se couler lestement le long d'une échelle ; le curieux échafaudage formait un authentique labyrinthe vertical et Eilin, le souffle court, laissa échapper un imperceptible soupir de soulagement lorsqu'elle avisa la silhouette d'Amphitryon qui se précipitait dans sa direction. Les deux aventuriers tenaient maintenant leur proie dans un solide étau. Où qu'il pût aller, La Poulie semblait devoir courir droit dans les bras de ses poursuivants ; lorsque, tentant le tout pour le tout, il se précipita à travers une des larges portes-fenêtres qui menaient aux terrasses, accompagné d'un soudain fracas de fin du monde.

Le jeune garçon ne prit pas la peine de balayer la scène du regard, pas plus que de se débarrasser des éclats de verre fichés dans ses vêtements – ses avant-bras, après tout, l'avaient protégé du plus gros des débris, et il ne souffrait en définitive que d'une coupure légère au front. Bafouillant quelques excuses, il contourna le grand lit, les draps de satin, les vêtements éparpillés, et se précipita à toutes jambes par la porte de la petite chambre. Il se trouvait à présent dans un large corridor aux parois lambrissées, éclairé par la lumière tamisée des lampes à huile. A intervalle régulier, de part et d'autre du couloir, des portes, fermées pour la plupart mais dont certaines étaient malgré tout entrebâillées, et d'où montaient des rires et des bruits plus étranges encore aux oreilles de La Poulie.

Sans perdre un instant de plus, il s'élança derechef, confiant à ses jambes le soin de le mener à bon port ; suffisamment loin, de préférence, tant de ses poursuivants que des propriétaires des lieux. Episodiquement, il risquait un coup d'œil dans l'une des chambres

dont l'entrée avait été laissée ouverte : ici, un entremêlement compliqué de bras et de jambes ; un peu plus loin, un nain vêtu de dentelles ; plus loin encore … était-il possible qu'il eût rêvé, ou bien avait-il réellement entr'aperçut la silhouette perplexe d'une brebis ? La poulie n'eut pas le temps de se poser davantage de questions : arrivé au bout du couloir, il *s'encastra* littéralement dans la poitrine formidable d'une femme entre deux âges, vêtue uniquement de dessous taillés selon toute évidence pour une carrure moins prodigieuse et dont le visage fardé arborait une expression furieuse.

Le jeune homme, encore sonné, détala de nouveau, dans l'angle tout proche ; empruntant une nouvelle porte-fenêtre, il regagna la terrasse ; juste au moment, où ! Jezabel, toujours lancée à sa poursuite, se lançait dans sa direction ! La poulie percuta la mutante, la projetant contre la balustrade qui céda sous le choc avec la plainte puissante du bois fendu : agrippant la rambarde avec l'énergie du désespoir, le fuyard se trouva bientôt suspendu, une demi-douzaine de mètres au-dessus du niveau de la rue ; tandis que Eilin entamait une chute prodigieuse droit en direction des pavés, en contrebas…

Jezabel reprit ses esprits. Quelques secondes seulement avaient dû s'écouler depuis sa chute ; la transformation n'avait duré que quelques instants tout au plus, le temps seulement d'encaisser le choc, dont quelques pavés fendus pouvaient témoigner de sa violence. Personne ne paraissait s'être rendu compte de rien, après tout… La pluie la tira de sa rêverie - une pluie d'or, qui tintinnabulait en piécettes métalliques depuis la bourse de la Poulie. Eilin leva la tête, se protégeant le visage du revers de la main. Le jeune homme se tenait là, toujours suspendu au-dessus du vide ; et, accoudé à la balustrade, Amphitryon le fixait, sans intention particulière de lui porter secours. De cette distance, Jezabel ne pouvait saisir les paroles échangées ; mais elle sentit son cœur se figer

lorsqu'elle avisa de l'expression sévère de l'aventurier, dont le visage s'était mû en un masque impitoyable.

L'espace d'un moment, le doute la gagna, insupportable, et elle sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Puis l'aventurier recula de quelques pas, jusqu'à basculer hors de sa vue – abandonnant là la Poulie, à son propre destin.

A la nuit tombée

La nuit était tombée, donc, et avait apporté avec elle un vent chaud venu du sud, dont le faible bruissement se faisait caquetage régulier à l'approche de la haie de bambous. Il était rare, d'ailleurs, de rencontrer de telles plantes, et hautes de près de trois mètres, avec ça ! Si loin des badlands ; mais, dans un recoin de l'arrière-cour pavée de l'auberge du Singe Bleu, s'élevait néanmoins une solide rangée de troncs élancés, avec à leur sommet des feuilles élancées elles aussi et que ballotaient les rafales paresseuses.

Jezabel traversa la cour. Ses pieds nus allaient d'un pas sûr sur les pierres rendues glissantes par la rosée du soir ; jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de pierre du tout, et qu'elle foule l'humus noir de la terre des montagnes. De sa main libre, la mutante écartait devant elle les branches des bambous, qui, effarouchées, regimbaient à lui livrer le passage ; son autre main, fermement pressée contre sa poitrine, retenait contre elle les pans de son peignoir de soie noire. Enfin, l'ultime rempart ploya, libérant sa vue. Une petite dépression s'ouvrait devant elle, une cuvette naturelle creusée par l'érosion, dont les bords de roche nue étaient comme tailladés de manière à former un cercle grossier. A l'intérieur de la poche, de l'eau ; à l'intérieur de l'eau, Amphitryon, son pistolet dans une main et une éponge jaune vif dans l'autre, posant sur elle un regard inquisiteur.

« - Voilà un petit moment que je te cherche. L'essentiel de l'après-midi, en fait. » constata la mutante, simplement. « Il est encore tôt pour un bain de minuit, pourtant. »

Sa tirade resta sans réponse, et elle-même d'ailleurs ne semblait pas en escompter. Avec des gestes soigneux, elle dénoua son peignoir, qui glissa à terre avec une silencieuse caresse. Elle était nue,

à présent, et sa peau nue revêtait seulement le faible éclat de la lune, dont les rayons indécis la paraient de leur voile laiteux.

Sur ses courbes délicates dansaient des myriades d'ombres fugitives, sans cesse repoussées par le vent chaud venu du sud : ses épaules, les sphères pleines de ses seins, ses hanches et jusqu'à ses pieds à présent maculés de terre. Eilin réprima un frisson tandis que, par les degrés réguliers taillés dans la roche, elle pénétrait dans l'eau ; la source n'était pas froide après tout, mais dégageait une légère senteur soufrée.

« - Tu peux le ranger maintenant, à moins que tu ne comptes m'abattre. »

Du regard, elle désignait le revolver d'Amphitryon, qui finit par abandonner contre le rebord de pierre son arme. Une brume fantomatique courait en langues mouvantes au niveau de la surface, rejetant dans l'ombre le visage de l'aventurier, dissimulant ses traits – masquant ses expressions.

La respiration sifflante de l'eau couvrait le murmure des ténèbres alentours. Le visage de Jones parut se rembrunir ; puis, peu à peu, se craqueler.

« - Je n'aurais pas supporté qu'il t'arrive malheur.
- Combien de fois penses-tu pouvoir t'en tirer, avec cette seule excuse ? » Jezabel n'essayait plus de dissimuler sa colère, à présent. « Je ne te laisserai pas faire ça. Souiller le nom de notre amour par le sang d'un innocent.
- Ces hommes… Ceux à qui nous avons affaire. Ils sont dangereux. » confessa Amphitryon.

Il y eut comme un imperceptible frémissement, un souffle fugitif qui laissa la nuit changée. L'eau reflétait les rayons de la lune,

désormais, et le corps de la mutante reflétait à son tour le faible voile opalin. Mais pas de la même manière pourtant, non pas à la façon d'une terne copie : le diamant vivant se saisissait de la lumière, la *changeait* ; un scintillement irisé nimbait la silhouette d'Eilin, dont le regard était toujours rivé sur l'aventurier.

« - Moi aussi, je suis dangereuse. Il ne faudrait pas l'oublier.
- N'importe qui pourrait nous voir ici. » chuchota Jones, visiblement décontenancé.
« - Dis-moi. Qui ils sont. Ce que La Poulie t'a appris.
- Il faut croire que la vieille voyante avait raison. » fit Amphitryon, sur un ton d'excuse. « Les raids ont repris, comme à la vieille époque. Depuis des mois, Monk Eastman et sa bande enrôlent à tour de bras pour sillonner les badlands.
- Ca n'explique pas pourquoi ils font tout ça, ni en quoi leurs affaires sont liées à la disparition du gentleman. » la voix de Jezabel, pourtant, s'était radoucie. « Alors, d'après toi, qui fait marcher ces mercenaires ? Que recherchent-ils ?
- Oh… » nouveau silence, comme pour remettre dans l'ordre ses pensées. « Il y a beaucoup de raisons qui pourraient attirer des convoitises droit vers les marécages. Des plantes rares, à qui l'on prête toutes sortes de vertus. Des animaux exotiques. Pour ce que j'en sais, ils pourraient aussi bien être en quête de filles pour fournir les bordels de la côte des Larmes…
- Et l'argent ? » Jezabel sentait ses anciens réflexes d'enquêtrice lui revenir. *Enquêtrice*. Un passé, si lointain à présent qu'il aurait pu ne s'agir que des bribes de quelque songe effiloché, et dont les souvenirs continuaient pourtant d'affleurer à la surface de son esprit. « Il doit falloir des sommes considérables pour mener ce genre de trafic.
- La poulie ne semblait pas en savoir beaucoup plus de ce côté là, mais il m'a tout de même donné un nom. Selon lui, c'est le Scalp qui aurait débauché ces mercenaires. » Ce nom, sur le moment, ne parut

rien évoquer à Jezabel. « Tu ne peux pas l'avoir oublié : il s'en est pris à nous après notre visite au centre de gestion des concessions minières. »

Voilà qui, d'une certaine manière, éclairait les faits sous un jour nouveau. La mutante se laissa plonger dans un silence songeur, mais Amphitryon, de son côté, semblait en proie à de violentes émotions. Des serpents de brume changeante se lovaient contre son torse ruisselant, étendaient leurs caresses lascives jusqu'à son visage, dont les traits était figés sur une expression énigmatique.

L'aventurier, de fait, semblait comme tétanisé. Acculé contre la paroi du bassin, ses yeux perdus étaient fixés sur les rides régulières à la surface de l'eau, qui se propageaient en cercles croissants depuis le moindre de ses gestes jusqu'à l'atteindre, elle ; elle, dont il n'osait plus même croiser le regard.

« - Je ne peux pas…

- Je vais y aller. »

Et ce fut tout. Une infinie tristesse habitait les yeux de Jezabel, tandis qu'elle contemplait le visage défait de son amant. Il n'y avait plus d'amertume, à présent, seulement, une lassitude, terrible ; et la mutante, comme cherchant un deuxième souffle :

« - Tu es bien trop connu, par ici. N'importe lequel de ces voyous pourrait te reconnaître. Je vais les rencontrer, et … »

Elle aurait voulu poursuivre, continuer, désespérément, mais déjà la main d'Amphitryon s'était posée sur ses lèvres finement dessinées, et bientôt, ses propres lèvres, maladroites, fougueuses, sa barbe naissante contre la peau laiteuse de ses joues. Les doigts de Jones couraient en quête de ses courbes, fébriles ; diamant humain à

la lueur pâle des astres, s'abandonnant, enfin. Sa propre voix lui parut lointaine, presque étouffée, lorsque dans un souffle, elle s'entendit murmurer :

« - N'importe qui pourrait nous voir ici… »

Dans la basse ville

Une autre nuit tombait ailleurs, sur la basse ville, s'avançant en catimini à travers le voile charbonneux des hautes cheminées de pierre. Le jour ne semblait jamais régner tout à fait ici, mais seulement poindre dans la grisaille lointaine, quelques heures durant, avant que l'obscurité ne vienne clamer à nouveau son dû. De grandes constructions s'élevaient de loin en loin, ainsi que les restes depuis longtemps oubliés de Léviathans de cauchemar, projetant leurs ombres squeletiques, cadavres de fer rouillé. On trouvait là une vaste friche industrielle, qui s'étendait sur les quartiers sud de la cité, loin des palais et des masures cossues. De petits baraquements se tassaient en grappes éparses aux pieds d'anciennes tours à charbon, elles-mêmes enceintes par le tracé régulier d'un large canal artificiel dont l'arc grossier traversait Prosperity d'Est en Ouest, jusqu'à disparaître aux premières lueurs des marécages lointains.

La cité du roc et de l'acier… Jezabel aurait volontiers ajouté un ou deux qualificatifs de son propre cru, n'eût-elle pas été toute entière concentrée à se frayer un chemin parmi la masse grouillante qui hantait la zone. Les berges du chenal étaient encombrées des étals miteux de mille camelots, cacophonie criarde où se mêlaient les pleurs des gamins et les bêlements des bêtes entassées en enclos primitifs. Pas une figure qui ne paraisse suspecte à la mutante, qui se retourna une nouvelle fois, certaine d'être observée, guettant la silhouette mouvante de quelque poursuivant.

Sa main gantée serra la garde de son poignard ; emmitouflée dans son manteau de zibeline, Eilin accéléra le pas jusqu'à dépasser les derniers feux de camps. Elle longea la bordure du canal jusqu'à atteindre bientôt une écluse, où une passerelle de fer rouillé permettait de gagner l'autre berge. L'odeur était insoutenable ici, et s'élevait dans l'air du soir depuis le tourbillon assourdissant en

contrebas, eaux usées, détritus, tous reliefs de l'activité bourdonnante de la ville qui s'évacuait continûment dans un vacarme pestilentiel. Là ! Plus de doute cette fois, la silhouette fuyante d'un maraudeur s'était élancée à sa suite, à la lueur diffuse des torchères. Jezabel marqua une pause, puis, à son tour, se fondit dans l'ombre…

The gang’s all here

L’endroit ressemblait à rien tant qu’à une cathédrale, avec ses hautes fenêtres depuis lesquelles perçaient des rais de lumière poussiéreuse, et ses arcs-boutants courant jusqu’à se perdre dans la pénombre. En lieu et place des bancs de fidèles, deux rangées de lourdes machines : assemblages d’engrenages encrassés, courroies rompues, métal rouillé, merveilles de technologies laissées là à l’abandon – sans même prendre la peine de couvrir leur obscène nudité, leurs blessures béantes, comme si la production avait un jour cessé, simplement, d’un instant à l’autre.

Une courte volée de marches menait au dais, au sommet duquel était installé un trône ; un simple fauteuil, en fait, de vieux cuir usé et dont les ressorts distendus l’éventraient en silence. Confortablement vautré dans le siège, non moins rapiécé, se tenait Monk Eastmann. Vêtu d’une redingote miteuse, il était au surplus coiffé d’un chapeau haut de forme pourvu d’une longue plume noire ; depuis sa jambe droite, artifice de bois et de métal forgé, montait le ronron hoquetant d’un moteur à vapeur. Pour l’heure, le bandit lissait ses épais favoris noirs d’un air sévère.

« - Ma foi, ça ne semble pas très compliqué, comme question. » Comme il sied à ce genre de personnage, il avait une voix tonnante, qui résonnait à travers la salle. « Qui peut me dire où est passé Syrus ? Qui a relevé son tour de garde ? Quelqu’un doit bien le savoir, non ? »

Il s’adressait à une petite assemblée bigarrée, qui se massait en un cercle compact autour d’une belle flambée au centre de l’entrepôt. Foulards bariolés, visages peinturlurés, fardés de blanc, mines patibulaires, couteaux, gourdins : voilà pour l’essentiel de cette

bande, qui gravitait autour de Eastmann comme la cour dégénérée d'un roi qui ne l'était pas moins. Pour l'heure, les marlous – appelons-les comme ça – échangeaient des regards inquiets, tapis dans un silence glacé. Un peu à l'écart, se tenait la silhouette massive d'un barbare, natte de cheveux gris et crâne rasé ; plus loin, deux gardes, armés de piques et montés sur des arachsinges aux pelages de nuit, gardaient farouchement la large porte d'entrée.

Une forme sombre se précipita à travers l'une des hautes fenêtres ; la vitre vola en éclats, arrachant hoquets de stupeurs et cris étouffés à la petite foule assemblée là. Un bruit de choc sourd, suivi d'une brève plainte. Certains eurent la présence d'esprit de dégainer tandis que les autres, gagnés par la curiosité, se rapprochaient du corps avec mille précautions. Une deuxième silhouette, enveloppée dans un épais manteau, fit son apparition à travers les éclats de verre brisé. Avec délicatesse, cette fois-ci, elle se laissa glisser le long d'une corde, depuis le linteau jusqu'au dalles de pierre, où le premier arrivant geignait indistinctement.

« - Syrus vous fait ses excuses pour son retard. » Fit le nouveau venu, dont le visage était dissimulé par une large capuche.

Un des arachsinges fondit sur le visiteur : mal lui en prit ! Un éclair, scintillant, et un poing ganté s'abattit sur le museau de la bête, qui, surprise ! Roula à terre, entraînant son cavalier avec elle. Leur enthousiasme douché, les autres mercenaires, armes brandies, se restèrent à une distance raisonnable, dans l'expectative.

« - Voilà qui semble intéressant. » Souffla Eastmann, avec l'ombre d'un sourire.
« - Ravie d'avoir pu attirer votre attention. » Jezabel rabattit les pans de sa capuche : l'épouvante qui gagnait les voyous monta d'un cran

tandis qu'ils découvraient ses traits délicats… *Féminins*. « Il semble qu'on pourrait faire affaire, tous les deux.
- Et bien, on ne va pas vous reprocher votre manque de franchise, au mois, madame …
- Voorhes. Junon Voorhes, pour vous servir. » Répondit la mutante, sans se démonter. Et de poser un regard glacial sur le garde, toujours empêtré dans le harnais de sa monture, et qui tentait de se remettre d'aplomb. Coopératif, celui-ci se pétrifia sur place.
« - Et que pouvons-nous pour vous, ma chère ? » Le ton du brigand se faisait cajoleur.
- D'après ce que j'en sais, vous cherchez de la main d'œuvre pour un travail bien particulier.
- Et peut-on savoir, s'il vous plaît, d'où vous vient cette information ? » Sa curiosité piquée au vif, les yeux de Eastmann s'animèrent d'une lueur inquisitrice. « A dire vrai, J'espérais mon commerce plus discret…
- Les bruits qui courent, rien de plus. » Jezabel toisa le bandit, dissimulant au mieux la tension qui l'animait. Son regard manqua de vaciller, aussi elle reprit dans un souffle : « J'ai entendu dire qu'une escapade dans les badlands se préparait. Une mission… Lucrative.
- Je vois que je ne peux rien vous cacher. » Le cercle des voyous parut s'étrécir autour de la jeune femme, à présent sur la défensive. « Je vous l'accorde, vous avez raison au sujet de notre petite expédition. Mais vous vous trompez sur un point, chère madame : comme vous le voyez, notre petite équipe est déjà au complet. »

Eilin marqua une pause, puis s'avança de quelques pas, prenant bien soin de ne pas piétiner la silhouette amochée du ruffian toujours à terre. Plus agile que ne l'aurait laissé penser sa corpulence, le barbare se plaça au-devant d'elle : cape de fourrure ouverte sur un torse nu couvert de cicatrices, air mauvais – ça, et la lame massive

d'une hache à double tranchant que balançait négligemment dans son dos.

« - Suffit, Moses. » La voix râpeuse de Monk Eastmann claqua soudainement. « J'ai engagé ce barbare pour s'occuper des intrus, mais je crois qu'il manque un peu de discernement… Rien d'étonnant, je suppose. Vous n'aurez pas besoin de ses services pour trouver la sortie, n'est-ce pas, Miss… Voorhes ? » Le silence se propagea longtemps dans l'entrepôt : un silence tendu, et beaucoup des mercenaires tenaient leurs lames prêtes à s'abattre, attendant le moment où finalement, Jezabel leur tournerait le dos.
« - Dites-moi, au juste… » La mutante eut un bref sourire, et son pied se posa cette fois-ci en plein sur la main du bandit à terre. Et appuya. Le bruit de craquement fut accompagné d'une plainte sourde, et la plupart des voyous marquèrent un pas de recul. « Combien de vos hommes dois-je encore estropier pour que votre équipe ne soit plus au complet ? »

Eilin balaya la pièce du regard. Ses yeux se posèrent sur chacun des ruffians, tour à tour, qu'elle semblait soupeser comme des pièces de viande sur l'étal d'un boucher. Les armes se baissèrent, retrouvèrent leurs fourreaux. Finalement, l'attention de Jezabel se porta sur le dénommé Moses Owl, dont la carrure colossale lui bloquait toujours le passage.

« - Alors… Dites-moi ? » Après un silence songeur. « Cinq ? » Une pause. « Six ? » La mutante eut une moue cruelle, et les mercenaires se massèrent imperceptiblement aux pieds du trône de leur chef. « Peut-être devrais-je tous les envoyer au…
- Très bien, très bien. » La coupa Eastmann. « Je crois qu'une place vient juste de se libérer. Vous pourriez bien faire l'affaire. » Puis, plus détendu : « Mais si je vous engage, ce sera pour vous battre aux

côtés de mes hommes , pas pour les estourbir, nous sommes d'accord ?
- Je veux deux parts. Je les vaux largement. » Le regard d'Eilin se posa sur la forme massive de l'arachsinge, toujours dans le coltard. « Deux parts pour moi, et on tope.
- Vous obéirez à chacun de mes ordres, cela va de soi. » Jezabel opina brièvement, et le bandit conclut : « Très bien. Vous aurez vos deux parts, quand nous, nous aurons notre paiement. En attendant, tenez-vous prête. Nous partons dans trois jours. »

Il était une fois… Adieux

Plongées dans la pénombre, les écuries étaient un univers-collage de sensations, constitué de sons et d’odeurs bien mieux que d’images. La senteur puissante de l’herbe fraîchement coupée envahissait l’air, empêtrée dans des relents douteux de crottin et d’urine, parfum fauve de cette singulière ménagerie.

Amphitryon poussa le battant du paddock – précautionneusement.

« - Du calme, mon vieux Tackleberry. Ce n’est que moi. »

La silhouette massive de l’arachsinge eut un mouvement de recul, puis accepta de suivre Jones, docilement. Le silence était seulement troublé par le bruissement indifférent du foin, et (plus épisodiquement), par le raffut éphémère d’une bête tirée de sa torpeur.

L’aventurier mena sa monture par sa bride à travers d’une des longues allées de l’écurie, de part et d’autre desquelles étaient alignées des stalles de tailles diverses ; certaines munies de lourdes grilles métalliques, d’autres encore où l’on ne percevait que l’éclat acéré de crocs luisants. Une lourde arcade de pierre gravée marquait l’entrée du haras, ornée d’une fresque, sans doute une scène de chasse que le temps n’avait manqué d’émousser au point de rendre indistincts les visages et les formes. Au dehors, la bruine dansait en flocons hésitants, laissait tomber son souffle glacé sur les épaules du voyageur : Amphitryon réprima un frisson ; réajusta le col de son lourd manteau de cuir tanné ; se remit en route, enfin.

« - Tu abandonnes déjà la fête ? Ca n'est pas très poli de t'éclipser comme ça, vraiment. »

Le souffle railleur d'Edred Locke s'élevait en volutes blanches dans l'air glacé de cette fin de matinée. Le jeune homme avait revêtu ses plus beaux atours pour la circonstance, chemise à jabots écrue, manteau froufroutant, hautes bottes de cuir luisant, tous passés de mode depuis quelques hivers pourtant. Adossé à une des larges colonnades de l'écurie, il dévisageait Amphitryon, avec le même air impénétrable que Jones lui connaissait si bien.

L'aventurier, de fait, s'apprêtait à répliquer ; mais les mots s'évanouirent sous sa langue lorsqu'il aperçut Ivy, hésitante, qui se tenait au côté de Locke. Les yeux de la jeune femme, ses grands yeux verts, étaient voilés par une coiffe de tulle noire ; et sa robe d'apparat était noire elle aussi, une tenue sévère de taffetas et de soie seulement relevée d'une broche argentée. Elle semblait attendre quelque chose, ou peut-être que non.

Amphitryon s'approcha, huma l'air, indécis. Sa main esquissa une caresse familière en direction d'Ivy, puis son geste s'effilocha, jusqu'à s'évanouir complètement.

« - Comment ça va ?
- Aussi bien que possible. » Pour elle-même : « Laisse-moi le temps de finir de pleurer mon frère, veux-tu ? Le second des deux hommes qui comptaient le plus pour moi est sur le point de s'en aller à son tour, et je ne trouve pas la force de verser une larme pour lui.
- Je reviendrai, tu sais ! »

Avec moins d'entrain qu'il n'aurait voulu, Amphitryon planta un baiser sur les lèvres de la comtesse : seul lui fit écho le contact inerte de la soie, et il marqua un pas de recul, juste assez pour se faire tintinnabuler les bibelots épinglés sur son uniforme, médailles et

brocart d'argent, dissimulés les uns comme les autres dans les replis de son lourd manteau de voyage.

Ivy le toisait à présent, avec une expression dont il n'aurait su dire s'il s'agissait de compassion ou de seul détachement.

« - Galmora… Ca n'est pas pour toujours, pas vrai ? » Amphitryon aurait voulu trouver quelque chose à ajouter, mais les mots se heurtaient au sentiment confus de la compréhension naissante, au regard pâle, accusateur de la Comtesse. « L'état-major a dit que je pourrais revenir dès que la situation serait retombée ici.
- Tu vas nous manquer, héros. » Edred s'était avancé au-devant de lui de façon, presque, à lui barrer le chemin. Visiblement, le jeune homme ne s'était pourtant rendu compte de rien, pas même du regard glacial que lui jeta Ivy tandis qu'il se pavanait à son côté.
« - Tu seras toujours le bienvenu ici. » Un léger trémolo perçait dans la voix de la jeune femme, qui semblait enfin être sortie de sa réserve. « J'espère que nous nous retrouverons.
- Je ne voulais faire de mal à personne. » Balbutia Amphitryon, mais ces mots là résonnèrent à ces propres oreilles avec une saveur aigre. « Je n'aurais jamais pensé que cela pouvait être si douloureux. »

L'air était plus vif encore à présent, mais la neige avait cessé de tomber pour un temps. Jones avisa le large chemin dallé menait depuis les écuries jusqu'au dehors de la propriété, et au-delà, à l'extérieur de la ville. Un fin voile blanc recouvrait les pierres rendues glissantes par l'humidité. Tout autour d'eux s'étendait une pelouse bien entretenue, où s'égaillaient encore quelques poignées d'invités en grappes bruyantes qui se dispersaient peu à peu.

Puisqu'il n'y avait plus rien d'autre à faire, Amphitryon saisit la main tendue de Edred, dont la poigne ferme lui imprima un bref sentiment de chaleur, familière mais déjà lointaine. Il sauta en selle avec souplesse ; s'harnacha avec des gestes mécaniques : une sangle

d'abord, une boucle métallique là – tout ceci, sans un regard pour Ivy. L'arachsinge s'ébroua nerveusement, étira ses longs membres, dont le pelage était comme revêtu par la rosée d'un caparaçon de perles irisées.

Lorsque les yeux de Jones croisèrent enfin ceux de la jeune femme, l'aventurier crut y déceler comme une lueur fugace ou puiser son espoir.

« - Haut les cœurs, les amis ! » Amphitryon éperonna sa monture, qui se cabra sous l'effet de la surprise, répandant son ombre majestueuse alentours. « Nous nous retrouverons bientôt, si les dieux sont avec nous. » Un sourire se dessina sur ses lèvres, brièvement.

Avant qu'il n'ait eu le temps de s'éteindre, l'aventurier se remit en route, abandonnant ses deux amis à leur propre destin.

Adieux

« - Tu es sûre que personne ne t'a suivie ?
- … Tu m'as manqué. Tu m'as vraiment manqué. »

Les mots s'égrenaient en saccades silencieuses, entrecoupés de baisers vifs, brûlants. « A moi aussi. » Le monde en était à cette heure tardive où tout semble se fondre en teintes grises, mauves noires qui succèdent au crépuscule. « Tellement… »

La petite route, complice, se déroulait entre les rangées de pins touffus sans un bruit, avant de rejoindre, un peu plus loin, un chemin plus large où s'entassaient encore les carrioles d'éleveurs et d'agriculteurs, dont le travail les saupoudrait sur les plateaux voisins ; tout ceci jusqu'à la forme sombre de la poterne, où les quelques gardes de faction, cottes de mailles et arquebuses de sortie, posaient un œil distrait sur la laborieuse procession. A l'abri du bosquet, Amphitryon et Jezabel s'abandonnaient à une étreinte fugitive, précieuse.

« - C'est trop dangereux. » puis : « Je ne veux pas que tu partes.
- Mais nous n'avons pas le choix. » Les grands yeux amandes exprimaient la compassion ; la peine aussi, peut-être. « Trois jours ont passé, et Monk Eastmann n'a rien révélé de ses plans. Le seul moyen d'en apprendre davantage, c'est de partir avec lui. » Un peu plus loin, l'arachsinge s'ébroua en silence. Jones hésita, comme une feuille au vent. « Le danger – le danger ne disparaîtra pas même si nous renonçons. Tout ce qu'il y a à faire, c'est de choisir notre façon de l'affronter. Tu te souviens ?
- Ne me jette pas à la figure ces boniments ! » L'aventurier explosa, tangua un instant, sur le seuil, fit marche arrière, se flétrit. Sa tête se nicha au creux de l'épaule de la mutante : la chaleur inonda son

visage, entremêlée de larmes de honte et de regret. « Je ne sais pas ce qui va se passer.
- C'est seulement l'affaire de quelques jours. Une ou deux semaines, au maximum. Je te reviendrai sauve, c'est promis. »

Amphitryon se redressa, et c'était pour Jezabel un spectacle douloureux à contempler. Deux jours s'étaient écoulés depuis leurs dernières retrouvailles ; rester ensemble, désormais, était un luxe qu'ils ne pouvaient se permettre qu'en dernier recours.

L'aventurier avait mauvaise mine : sa chevelure formait un nuage indécis autour de son visage, dont les traits tirés par la fatigue s'évaporaient sous une barbe naissante. Il s'était emmailloté dans un large manteau de vieux tissus noir, qui battait autour de lui au grès de rafales imaginaires. Dans ses yeux rougis par la peine, Jezabel crut déceler un peu de son ancienne bravoure enfouie.

« - Je sais. Ce n'est pas pour toi que je m'inquiète.
- Tu as des amis ici. N'oublie pas, tous ces gens pour qui tu comptes. »
C'était autour de la jeune femme de faire preuve de volonté à présent. « Tu m'as, moi. Je reviendrai bientôt ; et j'espère bien te retrouver tel que je t'ai laissé. » Eilin marqua un bref silence, le temps que les rouages de son esprit s'emboîtent : « A vrai dire, j'aimerais mieux te retrouver dans un état moins piteux que celui dans lequel je t'ai laissé. »

Ils éclatèrent de rire de concert ; leur hilarité s'écoulait en notes joyeuses, emportait avec elle la peine et l'inquiétude dévorante ; leur offrait un refuge ou s'engouffrer, même momentanément. Amphitryon effleura un sourire, sa main de s'approcher, délicatement, du visage de la jeune femme, d'esquisser une caresse.

Pas de dérobade : les traits apaisés de Eilin s'illuminèrent brièvement comme les deux amants, tendrement enlacés,

s'évanouissaient à la vue du reste du monde, dont l'obscurité était déjà piquetée par la clarté diffuse des premières étoiles.

Le murmure de la nuit habillait les arbres de sa saveur secrète, bruissait parmi le feuillage dense des pins. L'aventurier gardait Eilin tout contre lui, laissait ses lèvres courir sur les cheveux de la jeune femme, sur son visage, son cou. Ses mains, déjà, se faisaient plus pressantes ; cherchaient les formes de Jezabel, s'attardaient enfin, mais rien qu'un instant, un court instant, sur la boucle de sa ceinture. Ils firent l'amour ainsi, en ruades désordonnées, accompagnés seulement par la rumeur de la forêt et par moments, par le chant solitaire d'un rossignol. Ce n'était ni pratique, ni même confortable : le froid mordant fouettait leurs chairs baignées de sueur, les herbes rampantes se lançaient à l'assaut de leurs corps entremêlés, enlaçaient leurs jambes, dansaient en ombres fugitives au rythme de deux amants. Leurs souffles mêlés s'élevaient en saccades rauques, prière d'espoir silencieux, douceur de peau laiteuse contre barbe rugueuse.

Longtemps après que l'heure raisonnable des adieux soit venue, puis repartie de sa démarche feutrée, Amphitryon et Jezabel répugnaient encore à s'abandonner de la sorte, même après avoir épuisé jusqu'à la dernière caresse, jusqu'au dernier baiser. Blottis l'un contre l'autre à la pâle lumière des étoiles, ils échangeaient des regards énamourés en silence.

Comme à leur seule attention, les astres avaient repris leur immuable charivari céleste : lueurs lointaines enveloppées de leurs voiles irisés, nuages soufrés aux teintes changeantes, tous réunis pour leur singulière revue muette. Les larmes d'Illestel, à en croire la sagesse populaire, versées par la mère des dieux en acceptation du don de Noronwë. L'existence pouvait-elle ainsi être résumée à un simple gage d'amoureux ? Comme rarement au cours de son existence, l'aventurier semblait prêt à le croire.

Il laissa sa main courir dans les cheveux de Jezabel, dont la natte s'était effilochée en une folle cascade de mèches brunes emmêlées par la sueur. Le visage de la jeune femme s'éclaira d'un sourire fugitif peu avant qu'il n'interrompe son geste, indécis.

« - Peut-être que l'on devrait partir… Tout abandonner ici, et trouver un endroit pour être heureux tous les deux. » Dans les yeux de l'aventurier, la joie semblait avoir triomphé de la crainte, momentanément.
- Mais c'est déjà ce que nous faisons. » Eilin se redressa, s'ébroua délicatement pour dénouer ses jambes ankylosées par le froid. « C'est déjà ce que nous faisons.
- Oui… Je crois que tu as raison. » Amphitryon se redressa à son tour, entreprit d'aider la jeune femme tandis qu'elle harnachait son Arachsinge. « J'espère que tout ira bien pour toi. »

Jezabel sauta en selle, adressa un dernier sourire à son amant, qui la gratifia d'un baise main enjoué tandis qu'elle éperonnait sa monture. « - Sois prudente… » Déjà la mutante s'engouffrait à travers les frondaisons des premiers arbres réunis en rangs serrés, s'étiolait progressivement dans les ombres changeantes de la nuit. « - Je te reviendrai vite… Adieux ! »
Amphitryon étouffa un hoquet étranglé, brandit son poing serré en direction du bosquet noir où son amour, son espoir – venait d'être englouti, et renonça, vaincu, baigné par la lumière accusatrice des étoiles.

Qui va là ?

A l'aube du dernier jour de sa vie, le Scalp n'eut aucune prémonition du funeste destin qui l'attendait. Il se leva au moment incertain qui précède le lever du soleil, et se prépara comme à son habitude, sans un mot, avant de plonger dans les ruelles laborieuses de Prosperity. C'était une journée morne, badigeonnée de grisaille, une journée étirée par la langueur comme l'on en trouve souvent à cette époque où l'été semble encore une contrée inaccessible.

Il intimida, menaça, extorqua, restant – autant que possible, du moins, dans les limites de la légalité. Le plus souvent, sa figure de cauchemar, l'esquisse menaçante de ses revolvers s'avéraient suffisants pour accomplir sa sombre besogne. Jusqu'à ce que le soleil eut fini de basculer par-delà les remparts de la cité, il continua de vaquer à ses occupations, au service des mêmes seigneurs du crime qui avaient décidé en secret de son exécution. L'eût-il su que cela n'aurait rien changé, selon toute vraisemblance.

Un crépuscule grisâtre était tombé sur la ville pendant que le Scalp cheminait à travers les mêmes allées miteuses que Jezabel avait parcourues quelques jours plutôt, d'un pas plus sûr que celui qui avait mené la mutante jusqu'au repère de Monk Eastmann. Ses jambes jouaient un rythme haché parmi les taudis et les loqueteux et les immondices, tous répartis avec la même prodigalité absurde dans cette partie de la cité. Il s'arrêta devant un cabanon vétuste, guère différent des ruines souffreteuses qui s'élevaient ça et là en grappes serrées, s'épaulant l'une l'autre comme des équipées d'ivrognes en goguette : chez lui.

Il poussa le battant de la porte, surpris de trouver le loquet déverrouillé, moins surpris que gagné par la méfiance, mieux, par cette indolence nerveuse familière aux hommes d'armes. Le visage éclaboussé de pleurs de Amelia, dont les traits rudes, aussi fiers et

admirables qu'au premier jour pourtant, étaient figés sur une expression de terreur muette, achevèrent de convaincre le Scalp de dégainer :

« - Qui va là ? »

La silhouette massive de la femme était comme étalée à la renverse sur le lit agité de sanglots hystériques qui seuls venaient vriller la quiétude solitaire de la pièce aveugle.

L'ombre mouvante qui se découpa de la chambranle était rapide ; trop rapide ; même pour le Scalp, dont la vaine détonation vint se ficher quelque part dans l'embrasure de la porte. Le poignard s'abattit avec un éclat argenté, éclat métallique du sang qui gicle rouge depuis le poignet du tueur devenu cible, jusqu'à l'os brillant entr'aperçu.

Blessé, en fuite, vite. Le Scalp abandonna derrière lui une volée de plombs au jugé, entraînant à sa suite le mystérieux agresseur, lourde gabardine et mains gantées de noir. Les allées irrégulières de taudis s'écoulaient de part et d'autre de leur cavalcade fiévreuse, s'ouvraient au-devant d'eux en silences indifférents – inquiets. Les bottes ferrées claquaient contre le bitume, régulièrement : jamais plus lointaines ni plus proches, propageaient leur tintamarre à travers le labyrinthe de guingois des ruelles étroites. Ils dépassèrent en trombe la silhouette solitaire d'une haute cheminée de pierre noircie, mouchetée par la pluie fine qui commençait de tomber silencieusement. Les gouttes en rangs serrés piquetaient le visage du fuyard en traînées charbonneuses, empesaient ses vêtements, s'écoulaient en filets poisseux jusqu'au sol mêlés de sang.

La trame brouillonne de la ville s'effilochait ici pour quelque temps aux abords d'un bosquet d'arbres malingres, seuls assez volontaires pour s'élever au-dessus de la tourbe spongieuse qui

empestait la moisissure. Le souffle du Scalp était brûlant dans sa poitrine, et s'élevait en nuages saccadés jusqu'à son visage, son horrible visage baigné de sueur. Les dernières cahuttes avaient été rejetées en coulisses à présent, emportant avec elles le trémolo de la poursuite : enfin ! La course mécanique de son poursuivant ne résonnait plus dans l'esprit du tueur, à croupetons contre le tronc d'un pin complice, les traits congestionnés par la fatigue. Vivant, contre toute attente…

De quelque repli de ses haillons, le Scalp dénicha une bande de tissus qu'il enroula autour de son poignet avec des gestes maladroits.

Le bandit se releva, laissa son œil valide s'habituer à la clarté baveuse qui filtrait en raies irrégulières à travers le feuillage grêle de la futaie. Pas de doute : dans cette forêt empuantie de mort, une autre présence que lui se trouvait là, à l'épier en silence.

La silhouette agile d'un cavalier se détacha de l'ombre, ses traits encore trop difficiles à discerner précisément, comme s'il avait appartenu à un songe mieux qu'à la réalité. Mais ce mystère-là était moins pressant que la lueur illusoire (et pourtant indiscutable), le Scalp chassa les gouttes renégates qui couraient sur la crête irrégulière de ses sourcils pour vraiment y croire, qui semblait irradier depuis la monture sur laquelle il était juché : un coursier de haute stature, plus majestueux que les poneys utilisés parfois par les gardians de l'Onddenmark, et dont le front arborait comme couronne une corne unique de nacre, majestueuse, menaçante, enfin.

« - Il semble que le moment est bien choisi pour faire une apparition.
- Non, attends : ce n'est pas celui que nous cherchons. » fit une autre voix.

Le Scalp n’avait déjà perdu que trop de temps en pareilles interrogations. Ses doigts délaissèrent la crosse de son revolver, et il s’élança derechef à toute blinde, dépassant sans un regard cavalier et monture. Un peu plus loin, la tourbière cédait à la place à un lopin de terres où s’entassaient les rangées de semailles en un entrelacs confus : plantations courbatues, étranglées entre la cité et le bois et que le bandit piétina tout pareillement.

La pluie avait cessé, à présent, et dessinait dans l’air un arc-en-ciel hésitant qui s’élevait quelque part dans le lointain, au-delà des hautes constructions de pierre et des masures ventripotentes. Le Scalp profita de l’abri solitaire d’un cabanon pour reprendre brièvement son souffle ; recharger son revolver ; mettre en ordre un plan quelconque. La sourde menace qui trottait dans son esprit quitta provisoirement le territoire de ses pensées pour gagner la réalité bien tangible : le tapage régulier des bottes ferrées qui s’esclaffaient dans la boue grondait croissant, sonnant le départ d’une chasse nouvelle.

A travers les champs d’abords, puis dans un fouillis d’entrepôts, vides encore mais dont l’appétit serait bientôt rassasié par les premières moissons de l’été. Et tout, désert de même, à cette heure tardive où les ouvriers s’étaient déjà empressés de rentrer chez eux ou, pour les moins chanceux, d’aller boire leur paye dans une des innombrables gargotes de la basse ville. Le Scalp ne distinguait personne, jusqu’à son poursuivant rejeté toujours aux limites de son champ de vision et dont la présence menaçante n’existait qu’à travers le tap – tap inéluctable de sa poursuite.

Le fuyard, pourtant, raccourcit progressivement sa foulée, jusqu’à s’arrêter tout à fait au bout d’une large allée dessinée par deux rangées régulières d’entrepôts. Il n’y avait aucune cachette sûre à sa portée qui lui vint à l’esprit, en fin de compte, ni aucune possibilité de semer son agresseur selon toute apparence. Cet endroit en valait bien un autre, pour ce qu’il avait prévu. Au surplus, il s’était juré

depuis longtemps ne pas se précipiter au-devant de ce rendez-vous là. Oui, ça n'était pas si mal après tout.

Le Scalp amorça le chien de son pistolet.

Bien qu'il n'y soit pas retourné depuis sans doute des années, il connaissait bien cette partie de la ville, où ses pieds l'avaient mené machinalement. Un réseau compliqué de conduits charriait l'eau à travers la cité, certains souterrains, le plus grand nombre portés par des arches épaisses de pierre qui enveloppaient les rues de leur ombre bienveillante, et offriraient bientôt un abri recherché lorsque viendraient les chaleurs écrasantes de l'été.

Au-delà s'étendait les domaines des guildes et des plus riches familles, avec leurs larges bâtiments nichés le plus souvent au cœur de confortables propriétés – voilà longtemps qu'il n'avait pas arpenté les bosquets soigneusement entretenus de hêtres, et maintenant ses pensées s'accommodaient du ronflement insistant des canaux grondants, suivaient le même fil ténu que ses jambes un peu plus tôt.

Lorsque la silhouette indécise de son poursuivant déboula finalement dans son champ de vision, Le Scalp était plongé bien des années en arrière, partagé entre une joie rieuse (ou peut-être moins la joie que le souvenir de cette sensation éphémère) et une rancune familière qu'il sentait gronder au fond de lui. Il ajusta sa première rafale, qui se dispersa dans la poussière alentours. Pas facile de faire mouche, à cette distance, avec ce pitre là, emmitouflé dans sa redingote malgré la chaleur et dont le visage était dissimulé par un chapeau à larges bords, qui zigzaguait sur un rythme mécanique d'un bord à l'autre de la rue.

Encore une soixantaine de mètres, et la distance qui continuait de se réduire régulièrement. Le Scalp pensait désormais à Amphitryon ; moins à la haine qui avait brûlé entre eux toutes ces années durant qu'aux moments heureux qu'ils avaient partagé, autrefois.

Le revolver s'échauffa dans la main du tueur, qui jeta son arme en direction de son ennemi – dégaina son second pistolet, s'aidant maintenant de son avant-bras pour viser.

Il ne fut pas étonné lorsque la première balle rebondit avec un bruit mat contre le buste de son agresseur : sans effet.

Son esprit puisait dans la palette de ses souvenirs, dressait un portrait d'Ivy. Toujours belle, comme par le passé. L'image qu'il se faisait à présent de son amour éconduit, puisqu'il était sur le point de mourir, lui apparaissait avec une netteté lucide, mais sans amertume.

Il n'avait plus de munitions.

Son agresseur, toujours silencieux, n'était plus qu'à une vingtaine de mètres, et avalait la distance à toute allure, comme s'il n'avait pas encaissé quelques centaines de grammes de plomb, filait droit sur lui à présent. Edred Locke pensa enfin à Amelia, et son visage arbora le rictus étrange où seule elle avait appris à discerner un sourire. Il fut envahi par un sentiment puissant de gratitude tandis que son épée battait au vent pour quelques instants encore.

Une bourrasque soudaine fit s'envoler le chapeau de son adversaire, révélant de fait sa figure déplaisante, quelques cheveux filasse sur un crâne dégarni, couvert de cicatrices mal dissimulées par d'épaisses moustaches tombantes. Ces traits durs, horriblement familiers, Edred les connaissait si bien : ne les retrouvait-il pas à chaque fois que son œil unique se fermait ? Il se l'était juré, jamais il n'oublierait le visage d'Aries Leto.

Le vieil homme courait bel et bien, mais ce miracle-là ne fit naître qu'une épouvante fugitive sur le visage du tueur. Bientôt une hilarité hystérique l'envahit, un voile serein qui se déchirait progressivement, laissait entrevoir ce qui l'attendait. Et bien il ferait face, puisqu'il n'y avait rien d'autre qu'il puisse faire.

Le premier coup de couteau le frappa à la poitrine – coupa court au fou rire qui le gagnait. Edred tomba à genoux, son bras d'épée toujours dressé, et la lame s'abattit une autre fois, plongeant

dans ses entrailles, fouaillant sa chair méthodiquement. De larges pétales écarlates s'étaient ouverts sur sa chemise, qui absorbait maintenant les chocs avec un bruit d'éponge détrempée. Lorsque la dague finit par trouver sa gorge, le Scalp émit un gargouillis d'agonie, mais ses yeux vitreux fixaient toujours le masque inexpressif du vieux Leto avec une lueur de son ancienne rage.

Bientôt la terre elle-même fut engorgée de sang, et Edred Locke s'effondra à la renverse – espérant dans un dernier souffle que le pire n'était pas à venir.

Fantômes d'un futur perdu

Il y avait le bourdonnement agréable des notes du clavecin et le tintement cadencé des pièces d'or que Jarvis, le majordome, alignait imperturbablement en colonnes régulières. Et, plus lointaine, la rumeur diffuse des allées verdoyantes qui s'étendaient au-delà d'une large porte-fenêtre, et Amphitryon qui se tenait appuyé dans l'encadrement de cette porte-fenêtre, baigné par le soleil étouffant d'une longue après-midi estivale. Dégoulinant de sueur, aussi : due à la chaleur, et aux plats innombrables qui avaient défilé devant lui un peu plus tôt, porc rôti aux champignons, salade de pommes de terre, truites des torrents, pâtisseries toutes chancelantes de crème, dans lesquelles il n'avait pas manqué de piocher des parts parfaitement respectables.

A un moment, Ivy dit :

« - Alors, ne vas-tu pas me dire comment vont les choses jusque-là ? »

Les doigts aux ongles vernis de la comtesse égrainaient les notes avec grâce, et son visage imperturbable restait solidement rivé sur la partition posée devant elle, tournant le dos à Amphitryon. Entendu que l'aventurier de son côté avait trouvé refuge dans la contemplation du tourbillon anémique du vin qui se trémoussait dans le verre au creux de sa main. Jones émit un sourire, dans le vague.

« - A dire vrai, juste comme elles sont toujours allées. »

Echo discordant de la mélodie qui se brise, avec netteté :

« - Si mal que ça ? »

Les yeux d'Amphitryon prirent une expression rieuse.

« - Et bien, concernant les raisons qui ont poussé le Gentleman à se rendre là où on l'a retrouvé, je veux dire, mort, il n'y a pas grand-chose à dire. L'endroit ne figurait pas sur son itinéraire de ronde, et pour y être allé, ne semble offrir aucune sorte d'intérêt.
- Et les technomanciens ? Ils n'ont pas laissé filtrer d'information ?
- Ca n'est pas comme s'ils comptaient coopérer, évidemment. » Amphitryon sirota une autre gorgée de vin – posa son verre sur la rambarde toute proche. « Je crois qu'ils ont découvert quelques pièces du puzzle, malgré tout. Il me faudra trouver un moyen de les obtenir.
- Autre chose à signaler ?
- L'autre question, je suppose, est de savoir qui a pu faire le coup. Il faut de la ressource pour éliminer un gentleman. S'il s'agit de quelqu'un à l'intérieur de la cité, nous le saurons tôt ou tard. Un tel pouvoir… Ça ne se dissimule pas si facilement. »

Avec un geste nonchalant, Jones empocha une bourse de pièces toutes sonnantes, fit signe à Jarvis de remplir son verre de nouveau, appréciant le glouglou musical du vin ambré. Ses yeux rêveurs, coupables, détaillaient à présent la silhouette de Ivy (la comtesse lui tournait toujours le dos), ses formes délicates mises en valeur par une robe verte froufroutante, ses épaules nues où sa chevelure rousse cascadait en boucles lustrées. Une quinte de toux opportune du majordome le ramena à la réalité :

« - Tout ce que nous avons pu trouver jusqu'à maintenant, c'est la rumeur de raids sur les badlands qui anime la basse ville. S'il y a quelque chose de ce côté-là, Eilin le trouvera.

- Qu’est-ce que tu penses de tout ça ? » les doigts de Ivy caressaient machinalement les notes d’ivoire. « Tu crois que des truands ont fait le coup ?
- Toute cette agitation, la mort d’un gentleman… Tout ça me semble trop voyant. Mauvais pour les affaires, si tu veux mon avis. Quelqu’un de l’extérieur par contre, c’est une autre histoire. » Amphitryon assemblait les éléments dans son esprit, mais en arrière-plan, toujours parfaitement discernable, était l’image de Jezabel : une image rassurante qu’il espérait mieux bienveillante que réprobatrice. « Il y a du pouvoir, ailleurs, capable… Les gens de l’Empire verraient d’un bon œil la ligue des montagnes sombrer dans le chaos.
- Alors, c’est nous contre eux, tout comme autrefois ? » questionna Ivy après un silence pensif. « Tu crois qu’ils espèrent toujours nous reprendre dans leur giron ?
- Je n’en sais rien. La politique, ça a toujours été ta partie.
- Quel mauvais comte tu aurais… »

Le sourire d’Ivy mourut sur ses lèvres prématurément tandis qu’elle se retournait enfin : Amphitryon avait filé hors de vue, et sa silhouette déclinante arpentait à présent une des larges allées pavées du domaine. La comtesse sortit à son tour, sous un soleil dont l’orgueil indifférent rendait moins commodes encore le corset et les cascades de jupons qui composaient sa mise.

On trouvait là l’ombre somnolente de larges platanes, et de petits bosquets d’herbes odorante ou s’accrochaient encore les dernières traces d’une rosée tenace. Bras-dessus bras-dessous, Jones et Ivy déambulaient, leurs esprits rêveurs entonnant chacun à part la partition mélancolique d’une existence révolue avant d’avoir jamais été.

« - Alors, quel effet cela fait d’être de retour chez soi ?

- Du bien, je crois. Le monde est vaste, mais j'ai parfois l'impression d'y être comme étriqué. Ici, c'est un endroit sauvage, où je me sens bien.
- Chaque fois que tu reviens… Je me prends à espérer que c'est pour rester enfin. » Amphitryon, cette fois-ci, ne répondit pas, même après que le silence ce fût prolongé bien au-delà de la gêne naissante. « Tu as eu des nouvelles de Edred ?
- En quelque sorte. » L'aventurier lui-même se sentait glisser dans le frimas lointain, sans rien d'autre que la tristesse dans le regard de Ivy pour se raccrocher, trop éloignée déjà pour lui porter secours. « Je le suspecte d'être lié à notre affaire.
- Ne soit pas trop dur avec lui. Les choses n'ont pas été faciles pour lui après ton départ. Je veux dire – tu sais bien ce qui s'est passé. » Il y avait comme une note de crainte familière dans la voix de la comtesse, et qui blessait Amphitryon davantage encore que tout le reste. « Il n'a jamais eu beaucoup de chance, en définitive. »

Ils passèrent un long moment ainsi à bavarder du passé et d'autres choses et de part et d'autre d'eux défilait le décor agréable des jardins. Le feuillage des arbres se mêlait confusément au-dessus de leur têtes en une voûte de verts vifs et acidulés et sombres que le soleil incandescent allumait à la manière de vitraux. Des nénuphars bouffis barbotaient paresseusement dans le bassin ornemental dont la surface était ridée par la danse erratique des araignées d'eau. Encore en dessous, déambulaient de lourds poissons rouges dont les flancs poisseux étaient mouchetés d'argent.

Ivy déclara qu'elle était heureuse d'avoir Amphitryon tout pour elle pour un moment enfin et qu'après tout ce temps il y avait bien des choses qu'ils auraient dû être en train de se dire déjà et l'aventurier se contentait de sourire gravement.

Elle dit encore qu'il devrait lui parler de Jezabel et qu'il avait l'air bien aux côtés de cette fille et il répondit « Ce n'est pas juste une

fille. » alors elle lui demanda si leur relation était sérieuse et s'il comptait vivre avec elle ses vieux jours mais à ceci il ne trouva pas de réponse, seulement que l'idée lui semblait bien en valoir une autre.

Ils n'étaient plus très loin du corral à présent, dont le principal enclos était tout envahi par un remue-ménage de poussière et de bêlements rauques où claquaient brièvement des ordres sonores. Le couple de promeneurs s'absorba progressivement dans l'observation silencieuse de la poignée de dresseurs qui s'affairaient là : silhouettes indistinctes au milieu des nuées de sable soulevé en tourbillons ocres, et agitées méthodiquement autour de la forme massive d'un arachsinge ; tous unis à la manière d'un carrousel détraqué par un entrelacs complexe de lourds cordages.

La comtesse détailla Jones qui s'accoudait à l'une des poutres noircies enchâssées de fer de l'enclos, pensif. L'aventurier se tenait prêt comme s'il allait dire quelque chose, puis se ravisa, garda le silence, à moins qu'il n'ait jamais eu l'intention de parler en fin de compte. La silhouette impeccable d'un gentleman – bottes lustrées, redingote noire, et coiffée d'un chapeau haut de forme d'où béaient d'épais favoris roux qui faisaient des coulées de lave à l'assaut de son visage – s'interposa au travers du silence effiloché.

« - Une bête puissante, mais le prince est un cavalier né, sans aucun doute. »

« Lequel des deux est le plus indomptable, je me le demande. » ajouta-t-il d'un ton obséquieux, balayant la scène d'un geste de la main tandis que, en coulisses, la nuée de ranchers aidait le minuscule cavalier à mettre pied à terre. « - Vous pouvez disposer » s'entendit répondre Ivy, pétrifiée, soudain, ses yeux verts tremblants fixés sur Amphitryon, passant successivement de l'aventurier au bambin, cinq, six ans tout au plus, qui s'approchait souriant de tout son visage

enfantin, ravi, baigné de sueur qui s'écoulait en grosses gouttes ocres mêlées de poussière poisseuse.

Avec une maladresse positivement insouciante, le gamin se faufila au travers de la barrière, piqua droit vers sa mère – indifférent à la présence d'Amphitryon, lequel s'était barricadé derrière un sourire perplexe.

« - Doucement, Pietro. » La voix de Ivy avait retrouvé un calme tout maternel, son regard suivant la farandole heurtée du jeune prince autour d'elle-même. « Il y a quelqu'un à qui je dois te présenter. »

L'aventurier toisa avec un air solennel le petit bonhomme et sa silhouette grêle, sa grosse tête surmontée d'une drôle de touffe blonde qui lui faisait comme une couronne, ses vêtements tout crottés et déjà trop petits pour lui. Il mima un salut du bout des doigts et attendit la sentence docilement ses yeux rivés sur les yeux verts délavés du mouflet qui le fixait de même, alors son attention glissa vers les branchages que le vent malmenait à présent en courtes rafales asséchées mais il n'y avait nulle part où il puisse aller et rien qu'il puisse dire alors il attendit simplement.

« - Je te présente mon fils, Pietro. » Mais Ivy sut qu'elle avait perdu la partie, et Amphitryon avec elle et un peu plus tard dans l'après-midi il repartit sans dire un au-revoir.

Les trépidantes aventures de Junon Voorhes

La jeune femme avançait au rythme brinquebalant de la caravane et son esprit s'efforçait de ne plus répondre au nom de Eilin Jezabel.

Son regard portait loin en contrebas depuis le haut de la crête esseulée vers la silhouette grouillante de Prosperity qui continuait de rapetisser régulièrement : assiégée par les lignes massées de pins en rangs serrés, et dont les casques pointus faisaient des fanions verts et bruns courbatus par les rafales sifflantes de vent venu de la mer.

C'était assurément chose étrange que de contempler la forme ramassée de la cité avec sa grande porte cerclée de murailles plus larges que hautes et qui semblait prête à être engloutie par la terre, à moins qu'elle n'ait été recrachée par cette même terre dégoulinante de mousse et de poussière après un long séjour en son sein. Le plus au sud, là où les remparts étaient zébrés par la marque de quelque feu ancien, une deuxième ville bâtie de bric et de broc formait une excroissance grandissante à l'abri d'antiques moellons jetés à terre et livrés à eux-mêmes en locataires désabusés de la prairie et Eilin, mais appelons-là Junon, cela lui sera de quelque secours, et à moi avec, se dit que les cloisons et les murs ne pourraient pas contenir une vie aussi férocement enracinée dans ce paysage où les seules lignes droites comme des traits d'enfants avaient été dressées là par la main de l'homme.

Un ruban incertain diffusait depuis la poterne, formait un faisceau grandissant à travers le pré jusqu'à s'aventurer tout à la fin au-devant des arbres ; cantonniers, éleveurs, marchands, mais prospecteurs pour la plus grande partie encore, éparpillés en petits groupes semblables à celui auquel elle se trouvait liée bon gré mal gré et Junon se désintéressa de la cité désormais lointaine, il fallait ne pas se laisser gagner par le trouble, simplement se concentrer sur la

marche, un pas devant l'autre, et voyons où cette aventure funeste nous mènera en définitive.

Arrêtons-nous un instant pour détailler le convoi, si l'on peut ainsi dire, il n'y a après tout rien à convoyer pour le moment, c'est bien ce qui nous amène ici, le convoi donc s'étire en une chenille approximative dotée de quatre-vingt pattes environ, dont l'une toute sifflante et crachotante comme une théière identifie sans l'ombre d'un doute Monk Eastmann tout à la pointe de la colonne, seulement précédé de quelques éclaireurs. C'est donc une forte troupe qui crapahute sur les degrés de grès que viennent barbouiller de larges bandes d'épineux en réunions, mieux vaudrait ne pas les approcher, tant des arbres que des hommes, une quarantaine de mercenaires tous avec leur barda, et Junon a résolu de ne pas s'embarrasser à retenir leurs noms, cela doit donner quelque chose comme Jamie peau d'bébé, Bill l'enfant Sauvage, où encore chien fou' Jackie, les bandits sont comme ça, des noms hauts en couleurs qui baptisent de ternes existences. Deux arachsinges sous bonne garde traînent leur démarche pesante à l'arrière garde, chargés de couvertures et de rations, mais de lourdes chaînes aussi, cela la mutante l'a noté, de lourdes chaînes dont elle ne sait pas encore à quoi elles serviront. C'est un paysage en noir et blanc qui se déroule au-devant des voyageurs : blanc grisâtre pour l'herbe verglacée et la pierre, noir pour les troncs des arbres rabougris, il passera encore quelques jours avant qu'Amphitryon ne se rende chez Ivy, et avec eux le soleil, en attendant il faudra se contenter d'un ciel porcelaine qui fixe Junon de son œil livide.

Et, au milieu de ce panorama désolé, quelque fois les restes d'une ferme où d'un grenier faisaient une brève apparition, mais quelque fois seulement, des murs de pierres comme des vieillards impotents qui avaient oublié jusqu'au sens de leur existence, qui n'avaient plus rien à retenir que les fantômes de toits de chaume et de la chaleur ancienne d'un foyer. A deux reprises ils empruntèrent

des portions de l'antique route du Hellden : larges passerelles blanches que seul le lierre avait réussi à domestiquer encore, bâties comme d'un seul tenant et dont les courbes régulières s'étendaient des lieues durant sur les pentes des montagnes, ancestrales les unes comme les autres, jusqu'à s'arrêter abruptement, parfois même au-dessus du vide, sans que l'on puisse dire si les tronçons manquants avaient jamais été construits et quelle haine avait bien pu les jeter à bas.

Enfin, quand deux jours eurent passé, la colonne de mercenaires délaissa les derniers contreforts de la Fourche, pour obliquer plein sud au travers d'une forêt de sapins et de châtaigners comme les rangs clairsemés d'un régiment décimé sous le feu des dernières neiges de l'hiver tardif, les arbres déracinés et leurs branches fendues abandonnés là sans même une ultime salve de mousquets pour les saluer. Le convoi progressait en rangs serrés, à l'exception des groupes d'éclaireurs envoyés en nombre aussi grand que possible au-devant de la troupe ; car ces terres-là n'étaient plus sous domination de la ligue des montagnes, et l'esprit farouche qui semblait y présider était celui du peuple de Kandëh, qui avait bravé les marécages à une époque presque oubliée et s'y était installé en définitive.

Parmi cette avant-garde Junon s'était portée volontaire, moins pour prouver sa valeur aux yeux de ses camarades que pour éviter leur compagnie, mais quelque ironie du sort, ou plus vraisemblablement la malice de Monk Eastmann, avait voulu que parmi tous ceux-ci elle avait été affectée avec celui qu'elle redoutait le plus, Moses Owl, un géant lui-même originaire des Badlands et qui avalait le terrain en foulées infatigables de ses jambes comme des barriques et aussi dures que l'acier avec ça. Ils dépassèrent les Collines de Haut-Buc, dont les éminences chauves se dressaient sur leur gauche au travers du voile des nuages, et un nouveau

changement se produit, le froid vif avait semblait-il relâché sa vigilance et à sa place une torpeur étouffante s'était infiltrée jusqu'aux os des voyageurs, une chaleur moite qui paraissait moins être le fait du soleil que germer depuis le fond des tourbières et des marécages, et contre laquelle il n'y avait pas moyen de se prémunir. Car les forêts à leur tour s'étaient réfugiées en coulisse, comme un scène de théâtre dont le premier rôle aurait été tenu à présent par des marais puants et menaçants, et Junon et ses camarades d'infortune, un public tenu de rester jusqu'au terme d'une épouvantable représentation.

C'était un voyage monotone, à travers une région désolée – souffle fétide comme l'exhalaison d'un malade agonisant, dont les relents tièdes caressaient la nuque de Junon, et avec ça désertée par le gibier, à moins de compter les vipères et les moustiques et les araignées sans nombre parmi le gibier, si bien que les rations ne tardèrent pas à manquer parmi le convoi et qu'il fallait s'en remettre aux portions de viande séchée et de biscuits, servies en alternance avec une lampée de rhum.

Quelque part dans cette routine lancinante, il y eut un hurlement, à quelque distance de là où la jeune femme crapahutait laborieusement : et la lassitude laissa place à une agitation frénétique tandis qu'elle peinait à la suite de Moses Owl pour rebrousser chemin en direction du cri, mais pas pour longtemps, finalement ils débouchèrent sur une petite clairière où une poignée de leurs camarades échangeaient des rires discordants, un peu maladroits, comme des instruments désaccordés qui n'auraient pas eu l'occasion de servir depuis un grand nombre d'années. Car ils avaient trouvé un bouquet de champignons pied-lestes qui poussait à l'ombre d'un modeste peuplier ; pas à sa racine, mais là où sa ramure se faisait la plus large, leurs larges panses charnues flottaient à quelque six pieds du sol – seulement rattachées à lui par une sorte de pédoncule brun à l'aspect graisseux. Une faible bourrasque les entraînait comme des

ivrognes dans une étrange valse erratique, et Junon nota que par un saisissant mimétisme les mercenaires, bras dessus bras dessous, reproduisaient spontanément leur mouvement de roulis.

Moses, qui jusque-là était resté en retrait, adopta une moue sévère et dégaina sa machette et trancha les tiges des champignons tout cela dans un même élan.

Tout hilarité reflua aussitôt et les autres le dévisagèrent avec colère, mais leur rancune ne dura pas, bientôt leurs visages se levèrent vers le ciel et s'éclairèrent de sourires béats et leurs rires s'élevèrent de nouveau, s'élevèrent à la suite des pied-leste comme s'il s'était s'agit de les supporter jusque loin au-delà des nuages, là où ils flottaient paisiblement, ballotés par le vent mais toujours avec délicatesse et c'était une chose heureuse à voir, Junon continua de les observer aussi longtemps qu'ils furent visibles, et elle songea que l'humanité finissait toujours par resurgir même après qu'on ait cessé de l'espérer, elle regarda ses camarades et se dit que ce soir elle jouerait de son fifre d'ivoire pour eux, qu'elle pouvait les aimer, au moins un moment, puisqu'après tout ils riaient, et Moses le plus fort d'entre eux.

Chronique d’une mort annoncée

Tout ce que l’on pouvait voir de là c’était les falaises de grès avec leurs phalanges comme des ossements blanchis qui s’avançaient au-devant de la mer. Résolues et majestueuses et pourtant hésitantes, à mi-chemin entre l’océan et la terre ferme. Dissimulées sur l’autre versant de ce long bras de terre sinueux les cahuttes s’entassaient : moins une ville qu’une caricature de ville, certains de ses traits poussés à l’extrême, déformés. Jalil de la tribu du Varech savait tout cela, pour l’avoir déjà vu, une fois, à la dérobée. Il resserra sa prise sur la hampe de son javelot.

L’aube have dessinait un paysage en teintes de gris ; blanche la pierre et noirs les bosquets courbatus par les vents. Autrefois une futaie s’était dressée ici. Des pins qui diffusaient leur ombre bienveillante et dont il ne restait maintenant que les troncs noircis. Abandonnés là par les habitants du port : démons revêtus de peaux humaines, d’étranges peaux terriblement pâles qui n’offraient qu’un simulacre grossier d’humanité. Jalil les avait vus, eux aussi. Sans un bruit, il s’élança en direction des collines.

En cette heure encore jeune du jour les quais étaient silencieux eux aussi. Les chants et les rires avaient résonné jusque tard dans les tavernes et il faudrait encore quelque temps pour voir reprendre la procession infatigable des dockers courbés sous leur charge. Il y avait bien un albatros dans le ciel dont le rire sans joie habillait le jour naissant mais c’était tout. Et le clapotis de l’eau sans repos qui s’écrasait flegmatiquement contre la digue comme elle continuerait de le faire longtemps après que les hommes aient abandonné ce rivage.

Les flots étaient teintés de rouge par l’œil vitreux du soleil levant : un présage de la tuerie à venir à l’intention des hommes,

ignoré et abandonné là indéchiffré. Dans les entrepôts les caisses bardées de fer comme dans des armures patientaient dans l'obscurité, créatures aveugles et sourdes et muettes issues d'un monde ancien. Elles étaient environnées d'ombres, dont la course suivait celle de l'aube.

Et parmi ces ombres, certaines se déplaçaient plus rapidement, déterminées et vengeresses. Il ne faudrait plus longtemps pour que leurs serres s'abattent sur leurs proies endormies.

Plus près… Toujours plus près. Le dortoir était sombre et il y régnait une puanteur avinée et le seul bruit qu'on pouvait entendre était les ronflements réguliers des dormeurs. Jalil se trouvait à l'intérieur de la panse d'un dragon assoupi et repu, les corps entassés les uns contre les autres devant lui comme un tableau de débauche dressé par un prédicateur ou comme un charnier. La lame noire du coutelas posée sur la gorge comme une offrande.

Les mâchoires de l'indigène tressaillirent. Ses yeux étaient révulsés légèrement comme si c'était son cou qui était en train d'être tranché avec un bouillonnement de sang noir. Ses compagnons déambulaient à travers le baraquement et avec leurs uniformes de cuir grossier et penchés comme ils l'étaient au-dessus de leurs victimes on aurait dit les infirmiers d'un mouroir. Les couteaux s'enfonçaient dans les chairs tendres régulièrement et glissaient entre les côtes et ces bruits-là n'étaient pas ceux d'un dispensaire mais rappelaient bien mieux la sombre besogne d'un abattoir.

Lorsque l'un des dormeurs s'éveilla ce fut avec un hurlement voilé mais le cauchemar lui ne faisait que commencer et un tout autre type d'enfer éclata sur le dortoir.

Les épées avaient été tirées, du moins du côté des indigènes, armés de pied en cap avec leurs cimeterres larges et menaçants et leurs javelots. Les dockers eux empoignèrent ce qui leur tombait sous

la main, tabouret ou planche ou oreiller pour les moins chanceux. Les plus nombreux dressés hors de leur couchage comme des diablotins hors de leur boîte seulement pour retourner aussitôt à un sommeil éternel, leurs torses ou leurs visages zébrés d'estafilades dont les motifs compliqués étaient reproduits par les éclaboussures de sang sur le sol. Quelqu'un renversa un seau d'aisance et une puanteur confuse s'ajouta au chaos dont l'écho allait décroissant.

Bientôt des renforts arrivèrent pourtant depuis les baraquements voisins, alertés par le raffut du carnage : solides gaillards équipés de matraques et d'armes de fortunes, bagarreurs plus par habitude que par vocation. Aussitôt la pression des combats s'inversa et lorsque la plupart des indigènes se retrouva pris dans la nasse du dortoir ils n'escomptaient aucune pitié et cela au moins leur évita une dernière désillusion.

Jalil défonça la porte arrière mais ce qui le guidait était moins l'instinct de survie que le besoin non formulé de propager encore un peu plus loin la pulsion de destruction qu'il avait amorcée. Dehors les murs d'adobe des constructions formaient le plan irrégulier des rues de la ville et l'indigène se trouva désorienté par la géométrie sèche de ce décor. Des bruits de poursuite retentirent depuis le bas de la rue et cela suffit à remettre de l'ordre dans ses idées : en avant, droit à travers le dédale du port, et sur ses talons les quelques-uns parmi ses camarades à s'être tirés vivants du dortoir.

Jalil courait à en perdre haleine mais aussi vite qu'il puisse aller les coups de feu semblaient toujours plus rapides et claquaient à ses oreilles comme des aboiements de mort. Il avait bien conscience d'être perdu maintenant mais même alors et même lorsque Kalueh avec qui il avait grandi s'effondra à son tour son corps criblé de blessures qui vomissaient leurs flots de sang rouge il fut incapable ne serait-ce que de ralentir un instant.

Enfin il arriva dans une partie de la Ville que le tumulte de la cavalcade n'avait pas encore gagnée. Du tintamarre du port ne subsistait que le modeste clapotis de ses propres pas dont le rythme diminuait insensiblement. Deux chiens qui fouillaient un tas d'ordure levèrent leurs museaux sur le passage de l'indigène mais ils décidèrent bientôt qu'il ne constituait pas une menace et ils retournèrent à leur quête. Jalil s'arrêta pour les regarder un moment et il se prit à envier leur quiétude sereine.

De là où il était, il pouvait voir l'aube se déverser sur les toits des ateliers et des magasins et avant même que la balle ne l'atteigne il sut au plus profond de lui-même que c'était la dernière fois.

Il fut touché une première fois à la cuisse gauche et presque aussitôt un autre projectile le frappa à la fesse. Toute sa jambe était engourdie et poisseuse de sang mais pourtant il tenta de courir encore un peu. Une terreur sourde le devançait partout maintenant. Il entendait les invectives de ses poursuivants sans les comprendre et il songea brièvement que s'il avait pu déchiffrer leur paroles alors il aurait peut-être pu les comprendre eux mais que désormais c'était trop tard pour une chose comme pour l'autre.

Il s'appuyait sur son javelot comme sur une béquille de fortune jusqu'à un croisement et il ne savait pas par où aller et bientôt ses ennemis jaillirent de tous côtés pour former un cercle autour de lui qui s'étrécissait sans guère d'espoir de s'échapper.

Ils étaient une douzaine ou peut-être plus et leurs silhouettes confuses piétinaient la poussière comme pour y puiser du courage. Un des dockers s'approcha muni d'un bâton et Jalil voulut s'emparer de son cimeterre mais il se rendit compte qu'il l'avait perdu et il en éprouva de la honte. Le premier coup s'abattit sur ses côtes et il en eut le souffle coupé et d'autres suivirent sur son dos nu et ses jambes. Au bout d'un moment quelqu'un le frappa à la tête avec une brique qui emporta une touffe de cheveux empennés de sang. A partir de ce

moment le monde se déroba pour Jalil derrière un voile rouge au-delà duquel s'animaient des formes indistinctes dressées au-dessus de lui.

S'il avait pu désigner sa Parque personnelle alors le nom qui serait apparu aurait été celui de Lowek Kar. La silhouette du contrebandier fendit les rangs des badauds et à son bras balançait la forme alanguie du mousquet. Comme s'il achevait un périple long de toute une vie dans le seul but de se trouver là, prêt à appuyer sur la détente. Agenouillé et aveuglé par son propre sang qui lui dégoulinait dans les yeux Jalil était tout aussi ponctuel à l'autre bout du canon.

Lorsque le coup partit il eut une dernière pensée et avec une lassitude qui se situait au-delà du regret il se dit qu'il ne fêterait jamais ses quinze ans.

Paire d’as

La journée avait été bonne. C’était une constatation étrange à faire, et le matin même Amphitryon n’aurait jamais voulu le croire mais rien qu’à voir le tas de pièces soigneusement empilées devant lui il fallait se rendre à l’évidence : d’un certain point de vue, *la journée avait été bonne*.

Ce n’était pourtant pas l’appât du gain qui l’avait fait s’asseoir aux tables du *Joyeux Pendu* en premier lieu. Dans cette partie de la ville – Le Terrier – les troquets fleurissaient là où autrefois il n’y avait eu rien que des baraques sommaires massées autour des puits de mines. Bien après leur fermeture et lorsque même les tentatives pour redonner du cachet au quartier en plantant les flancs de la colline de pins et de platanes eurent fait long feu une population d’arsouilles et de magouilleurs avaient fait banquette là où les familles aisées avec leurs jeunes filles coiffées de nattes avaient été espérées en vain par des promoteurs enthousiastes et avides et pour finir ruinés.

Comme du chiendent ils avaient prospéré et ils avaient trouvé toute sorte d’usages pour les galeries désormais à l’abandon. De la poussière, des tripots s’étaient élevés de part et d’autre de la route où pour l’heure des braseros étaient allumés, bientôt Gon Ilius serait amené là pour danser sa dernière gigue sous les yeux des clients du *Joyeux Pendu*, et parmi ceux-ci un certain nombre de vieillards qui sentiraient alors leur propre gorge se nouer, peut-être ânonneraient-ils alors une prière muette au Saint Patron des voleurs de les avoir tenus éloignés du gibet. Trop âgés pour être d’une quelconque utilité pour le crime organisé d’anciens hommes de mains occupaient leurs vieux jours en tapant le carton réunis autour d’une table, les antiques inimitiés oubliées, se réunissant dès le début de l’après-midi pour ne vider les lieux qu’une fois la nuit déjà bien entamée.

C'est auprès d'eux qu'Amphitryon était venu glaner des informations mais rien dans ce qu'il avait pu apprendre ne lui avait semblé apporter un éclairage nouveau à la situation. L'essentiel des racontars avaient trait de près ou de loin à l'exécution prévue le soir même : comment le salon de massage de la rue des Ormes était devenu le rendez-vous de toute la bonne société de Prosperity ; l'émoi provoqué lors de la découverte du jeune masseur, violé et à moitié étranglé – sur ce point précis, la rumeur n'avait pas encore tranché, quant à savoir si la victime avait survécu ou non à ses sévices ; la vindicte populaire grandissante ; la peine exemplaire, enfin, qui avait échu à Gon Ilius à peu près à l'époque où Amphitryon et Jezabel arrivaient en vue des contreforts de la Fourche. Son esprit dériva naturellement en direction d'Eilin mais même cette pensée avait cessé de lui apporter un quelconque réconfort depuis quelque temps.

Sa table avait été désertée pour l'instant mais il ne faudrait pas longtemps pour qu'une nouvelle fournée de joueurs ne s'installe pour le dépouiller à son tour. Amphitryon battit le jeu et le disposa devant lui et il regardait la pile avec méfiance comme s'il guettait ce qui pouvait en sortir.

Il tira une première carte : la reine, bien entendu. C'était Ivy qui les avait jetés sur cette voie qu'ils empruntaient maintenant et elle conserverait sa place centrale jusqu'au bout.

Ensuite venait le valet, que Jones plaça un peu à part, presque au bord de la table en fait. Bientôt Gon Ilius serait défaussé et bien qu'il ait été un fidèle vassal pour la Comtesse des années durant et bien qu'elle ait sans doute éprouvé quelque regret au moment de signer sa condamnation à mort il était trop tard maintenant pour faire machine arrière.

Le roi, puis le Joker, adossés l'un à l'autre comme des comploteurs destinés à attiser le remord de l'aventurier. Aries Leto et

Edred Locke jouaient chacun leur rôle dans la coulisse de cette affaire mais il était difficile de dénouer l'entrelacs complexe qui menait jusqu'à eux. Le vieux Comte lui avait mis des bâtons dans les roues et il recommencerait si l'occasion lui était donnée mais Amphitryon n'aurait su dire si c'était par rancune ou par intérêt.

Il allait tirer une nouvelle carte mais il se ravisa. Il contemplait les visages placides et avenants et il comprit qu'ils formaient moins les pièces d'un puzzle criminel que le jury destiné à juger ses erreurs. Toutes ces années après. Il songea à son fils et à Jezabel et il se dit qu'il était peut-être trop tard pour repartir de zéro. Il se dit aussi qu'il se soumettrait à leur jugement s'il le fallait et il quitta sa table.

Sa pile de gains était restée là : ignorée, mais elle ferait le bonheur d'autres avant longtemps.

Au dehors il y avait la potence dressée qui faisait un œil livide et autour d'elle une poignée d'hommes s'activaient aux derniers préparatifs. Bientôt Amphitryon remontait les ruelles l'une après l'autre en direction de l'auberge du Singe bleu, et même s'il aurait été plus juste de dire qu'il s'enfonçait plus avant dans le méandre de la cité.

Malgré le froid qui était tombé avec la nuit une fièvre avait envahi Prosperity que Jones pouvait sentir partout. Envoutés eux aussi les habitants de la ville étaient sortis de chez eux et plus tard ils assisteraient à la pendaison et après certains en éprouveraient du remords mais certains seulement. L'aventurier connaissait bien cette fièvre qui semblait lui murmurer des obscénités à l'oreille comme une vieille maîtresse jalouse et tristement il songea qu'elle lui donnait pour la première fois l'impression d'être de retour chez lui.

Un ultime chapelet de rues s'égrenait encore entre Amphitryon et sa destination et avec elles les derniers retardataires au pas pressé. A l'époque de sa jeunesse le cœur de la cité n'avait

battu nulle part plus fort que dans ces larges allées pavées avec leurs marchands ambulants mais plus maintenant, le quartier était passé de mode et seul l'éclat blême de la lune éclairait la façade silencieuse de l'auberge du Singe bleu. A l'intérieur la grande salle était vide et silencieuse de même, à l'exception du tenancier derrière son comptoir qui briquait un verre propre depuis longtemps déjà comme s'il s'était s'agit d'une lampe à Djinn d'où il aurait pu faire jaillir une opulence nouvelle et un peu des fastes d'antan.

Une volée de marches irrégulières menait à l'étage. Il y avait là un couloir éclairé par la lueur tremblotante d'une lampe à pétrole et au bout une fenêtre qui donnait sur l'arrière-cour dont le battant sanglotait par intermittence sous l'effet du vent. Comme un insecte posé là un peu de sang luisait sur le rebord et lorsque Jones s'approcha de la porte de sa chambre il ne fut pas surpris de la trouver entrouverte. Déjà il brandissait son revolver comme un sauf-conduit (pour aller où ?) mais ses pensées déviaient immanquablement vers Jezabel et la jeune femme lui apparut avec plus de netteté qu'elle ne l'avait fait ces derniers jours.

A l'intérieur malgré la pénombre l'on distinguait des tâches de sang qui faisaient des points de suspension sur le parquet. Amphitryon progressa plus avant dans la chambre ; rengaina son arme. Avachi sur le sofa, avec tout le confort de qui sait ne plus avoir rien à craindre de ce côté-ci de l'existence, Edred Locke le fixait d'un air absent.

Comme des rubans de mariée il était emmailloté dans des foulards encroûtés et noircis, autour de ses jambes, de ses bras, de son cou ; son long pistolet était posé en travers de ses genoux, hors de portée déjà. Il n'y avait plus rien à faire à part une dernière chose peut-être alors Jones s'assit à son tour et pris la main d'Edred dans la sienne et attendit. Ce rituel là il l'avait souvent vécu au cours de sa vie de violence et il se prit à se demander qui serait là pour tenir sa

main à lui le moment venu. Dans la chambre il régnait un silence parfait entrecoupé seulement du hoquet rauque du scalp.

Au bout d'un moment il sembla que celui-ci voulait dire quelque chose : peut-être un mot de rancune ou de pardon, ou mieux une explication, un nom qui aurait permis à Amphitryon de retrouver la piste du complot. L'aventurier se pencha aux lèvres du mourant, comme si ses paroles pouvaient s'en déverser comme d'un calice, « Dis-le moi dis-le moi » répétait-il, soudain conscient de se voir offert le dernier tribut d'un ami, une chance de réparer ses torts, de se racheter à tout le moins.

Dans un dernier souffle, il le lui dit.

Refaire le chemin en sens inverse parut lui prendre un temps infini : et plus Amphitryon s'approchait du Terrier plus la foule se faisait compacte, éclatant en interjections avinées et en ruades comme les bulles d'une mixture lentement portée à ébullition dans le chaudron des ruelles de la ville. Il songea à sortir son revolver pour se frayer un passage au milieu des badauds mais cela n'aurait fait qu'ajouter au chaos et à la confusion aussi il se borna à jouer des coudes en direction de la place de l'exécution. Au sein de la cohue il était difficile de voir au-delà de quelques mètres et lorsqu'il arriva enfin sur l'esplanade Jones n'eut qu'une occasion ou deux de distinguer la silhouette de Gon Ilius incertaine sur l'estrade.

Amphitryon s'époumonait à présent mais ce soir là il n'y avait rien en son pouvoir qui eût pu détourner le cours des événements et lorsqu'une clameur plus puissante que les précédentes étouffa ses cris il sut qu'il était trop tard.

A quelques à dizaines de mètres de là, son principal témoin s'agitait au-dessus du vide, emportant avec lui dans la tombe ses secrets.

A suivre…